

DU MÊME AUTEUR
dans la même collection
Délivrez-nous du mal
La Petite patrie

Claude Jasmin

Éthel et le terroriste

Stanké
Montréal-Paris

roman



Nager dans le mensonge

C'était bien fini les jolies petites discussions au soleil, plantés sur le trottoir. En hiver comme en été. Midi maintenant. Déjà ! Il avait fallu opérer avec délicatesse. Ça avait pété. Quelle fusée ! Un peu de fumée. Le bruit des foreuses deux rues plus loin. On se souvient mal. Quand on a eu si peur. Midi déjà. Le temps passe si vite . . . Quand il sert enfin. L'empoigner celui-là. Que ç'a été long. Faire qu'il dure. Au moins pendant quelques secondes. Quelle jouissance, je l'ai vu couler, passer. Comme on regarde filer, en déroulant ses anneaux, un joli petit ver de terre, bien rose !

Un bon petit pétard. Roulons. Je ne veux pas écouter les nouvelles. Roulons. Sa grande main, ses longs doigts qui jouent avec les pitons. Quelle saloperie ! Des morts ! Un seul ? Non, ce n'est pas possible. On avait déjà dit ça. Ses longs doigts qui trouvent toujours un bout de musique — un bout de chanson, étirante yé-yé-yé les nouvelles, et hop, les longs doigts -yé-yé-yé . . . Rou-

lons ! On se parle peu. Sans elle, j'étais . . . cuit ! Elle a dit, chez elle — famille, je vous honnis — qu'elle partait en vacances. Ou bien qu'elle allait travailler, je ne sais trop au juste. Nous nageons dans le mensonge. Depuis le début de cette aventure. Nous nageons dans une superbe mélasse de mensonges, de duperie. C'est qu'il faut être prudent, bien prudent. Filons, filons, joli bazou ! Petite auto ! On chante. On fredonnerait n'importe quoi, pour ne pas penser, pour oublier.

Avec cette belle et chouette et chatte mijaurée, pas de danger, on passera la frontière comme une lettre à la poste. La poste ! Brrr ! Pas une vitre, plus un seul carreau ! Vraiment, les gars poussent un peu fort. Ils m'ont, ma foi, ma parole, confié toutes les provisions ! Quand on a les fesses tout contre, on croit que c'est douze bombes atomiques — bataclan !

Comme quelque chose qu'on a mangé

Il fait donc, ce samedi du tout petit Jésus, un soleil doré. Doré. Tantôt les valises sortaient à un rythme d'enfer. Ma juive, ma belle juive lente. Du désordre alors qu'on était pressé. Comme chez les juifs, lente à boucler, peur d'oublier. Avait peur ! Sa peau olive, parfois terre de sienne. C'est pas bien beau, mais c' est réconfortant, je ne

sais pas, elle est d'une couleur qui me rassure, qui ne fait pas cinéma, qui ne fait pas pêche, ni grimée, ni actrice. Je la revois nue. Ses orteils, ses fesses, belles, rondes, fermes mais ordinaires aussi, normales. Je m'étais laissé posséder peu à peu, elle y était venue, sans trop bien savoir, parce qu'elle m'aimait, je pense bien, je lui demanderai, maintenant, c'était en nous, comme quelque chose qu'on a mangé, qu'on ne peut plus renvoyer. J'ai eu si peur. Elle ne peut pas savoir. Ou plutôt, elle ne veut pas savoir. Pas une question encore. J'ai faim. Elle a faim. On laissera la route, on fera un petit détour, vers St-Jean. Après, ce sera la frontière.

Le soir viendra vite

On chante à tue-tête. Elle cesse, me regarde, très sérieuse :

— Tu es certain. Pas un mort ?

Non, je ne suis pas certain. Pas eu le temps d'y penser, d'y réfléchir. Quand on a un tel paquet sous le bras, collé contre son petit coeur, on ne pense qu'à s'en débarrasser — tant pis pour les présents.

— C'est la vie ! Et je veux dire, c'est le destin, c'est la fatalité — on ne veut pas faire rire de soi. On ferme sa gueule. Ou bien on l'ouvre, pour chanter une petite toune — un petit air

bête qui est à la mode — et ça ne règle, bien sûr, rien du tout — mais c'est apaisant — je voulais tant qu'il se passe quelque chose, qu'il arrive quelque chose — mais, hélas, ça a déjà eu lieu ! C'est fini. Pour cette pauvre minute, il va falloir se cacher — c'est bête ça.

— Je voudrais y être.

— Où, à New-York ?

— Oui.

Elle me regarde avec sa petite moue. Elle sourit. Elle me retrouve : niais, ambitieux, irréaliste. Et je sais qu'elle est d'accord. Le soleil baisse vite. Tout l'horizon, en face du restaurant, devient laiteux. La lumière s'égalise. Pourtant, il ne doit pas être plus de deux heures, ce samedi de ma vie. Deux heures d'un après-midi funeste . . . Brr ! C'est terrible, avoir eu peur à ce point, et puis, tout est fini, être là avec sa poupée, avec un soleil filtré, devant des hamburgers garnis à mort, et puis, je ne sais pas, — d'avoir eu si peur, sans doute — une envie, une envie de lui caresser les jambes qu'elle a si fines, si longues, si belles, de m'en faire une ceinture et de m'approcher d'elle, tout près, pour un de ces vieux jeux, pour un grand coup plein de chair, comme une bombe, celle-là inoffensive — elle me regarde et baisse les yeux, en chatte qui a compris — je l'aurai —

— On y sera vers minuit !

— J'ai hâte.

Et, de nouveau, le long serpent. Le ciment. Le dragon avec sa ligne blanche sur le dos. Bon sang que le soir viendra vite. C'est une journée blanche. Du soleil de temps en temps, parcimonieusement . . . Le moteur ronronne. Lacolle, c'est par là. Bientôt, le poste de la frontière. Et hop ! Tout ira bien. Il le faut. Il le faudra. Pourvu que l'on tombe sur un bon cave. Un myope, un pas fin, un pas psychologue. Je rigole. Pour qui me prendre ? Rien qu'à nous regarder. De quoi j'ai l'air ? Bon sang que le soir viendra vite.

On peut voir, loin, qui flottent, les drapeaux des postes. On passe. Du beurre. Premier poste, celui du Canada. Par un des carreaux, un vieux bêta nous fait signe de filer. Nous filons. A l'autre poste, un jeune fonctionnaire sort, bloc sur l'avant-bras, crayon en l'air : nom, prénom, où êtes-vous né, d'où venez-vous, où allez-vous, combien de temps, et hop ! En voiture ! Ce soir, cette nuit, nous avons hâte, nous verrons New-York, dans toute sa laideur, dans toute sa beauté, dans toute sa lumière, et dans toute sa musique.

Un lit avec une chambre autour

On fait des projets, on se fait des idées, on s'imagina que c'est la fin du monde. On en parlait si souvent, depuis si longtemps. New-York : le tonnerre, une décharge électrique. On a hâte. Y serons-nous toujours les mêmes. Ou différents.

Elle ne sera plus cette jolie fille anonyme qui suit un rebelle, un patriote pour rire et pour voir, un patriote sans théorie précise, sans but, ce sont les meilleurs. Elle m'engueule, me dit que je suis un raté. Je lui explique qu'on est les meilleurs, on n'a pas peur des risques, on ne craint pas la violence, on n'est pas des beaux et des haut-parleurs, on ne fait pas de phrases, on fait chier et trembler les petits vieux des journaux et ceux de la police, toute cette chigne de poigne accrochée à leurs balustrades, à leurs saintes-tables, à leurs biscuits bien cuits; nous, on ne se prend pas au sérieux mais on nous prend au sérieux; je gueule tant qu'elle est convaincue. Elle redemande :

— Y a pas d'mort ?

Si on écoutait la radio. Mais ça recommence, on a tellement peur qu'on n'ose pas, on se pince des postes de langue anglaise. Toujours elle et toujours la même. Avec ses effilés de doigts, ses mains de sainte vierge, ses saintes mains, ses savantes mains qui savent si bien, en temps normal, me chatouiller le ventre. En temps ordinaire tout ça, car, je vous jure qu'on n'a pas la tête à se chatouiller, ni même à se taquiner. Les mains qu'on a — et puis quoi, crac, la musique — quoi ? crac, cric, y a plus rien qui tient, ni peur, ni remords, ni inquiétude — la voilà qui a compris, c'est comme une vague, une de perdue qu'on ne voit pas venir, elle est collée, collée à s'y rentrer — et je l'embrasse — dehors, c'est comme de

l'ardoise debout — ce jazz est très énervant — dehors l'ardoise, grise et bleue, on ne sait pas. Je freine au premier chemin, zone de repos, annoncée depuis un bon moment. Il y a peu de neige. Il n'y a que des petits bouleaux, de petits fouets — et je l'ai à pleines mains, c'est la première décharge — le soleil se remontre — enfin — comme pour saluer cet arrivage de deux poignées de mains, on a envie de se casser les doigts, on se mord au visage — c'est vraiment la détente — je ne suis plus rien, rien qu'un homme ordinaire, elle est une bonne petite fille, une petite juive de rien du tout, d'une famille pauvre et de rien du tout, d'un coin de rue, Villeneuve, près de St-Laurent, et elle dansait bien, et elle se collait bien, et j'ai- mais ses lèvres égyptiennes, pharaonesques, et ses yeux maquillés mais tristes — et on a dansé toute la nuit, et on a bu, et on a braillé, on a sué — on s'est juré d'attendre un peu, beaucoup, d'étudier d'abord. C'est loin et long tout ça — les études, elles ont foutu le camp, vous savez où. On ne se quittait plus — sa mère nourrissait l'intellectuel — une grosse juive débonnaire comme il ne s'en fait plus. Et sa fille, sa beauté, sa noironne, sa perle, mon africaine, mon jus, ma négresse, ma peau — eh bien oui, je lui ai enlevé son petit trésor, et je le garde et je l'aime — et c'est bien bête l'aimer de même, y a pas un régiment de pions pour me la retirer, si elle partait, je courrais la terre, je ferais le tour de la planète

plusieurs fois. Déjà, elle fait partie de moi, et c'est réglé pour toujours. Et ça ne s'explique pas. C'est dans le sang. Elle sait tout de moi. Je dis bien tout. Et c'est tout. Et quand on a nos crises, y a plus rien pour nous réveiller, le tonnerre, ou une bombe, une de nos bombes amateurs ! On s'en moque. La cause, le drapeau, la langue, le tra-la-la, aussi bien dire la fin du monde. C'est que je l'ai là, entre mes pattes et je pose mes doigts autour de sa petite face et c'est à peine si elle ouvre le bec quand je fais mon entrée avec le pistolet que vous savez. Terroriste, va, si peu. C'est sa peau, ma dynamite, ses yeux, ce regard noir, éternel, immuable. Et tantôt, on louera un lit, avec une chambre autour, à Plattsburg !

Nous serons trois rats

On pourrait nous suivre au radar, à la lorgnette. J'ai soudain le goût de bonbons de satin, de tes biscuits d'orge — nous jouons. Je gare la petite bagnole dans une rue peu passante. J'ai même fait exprès, ai parlé avec deux agents, un à pied, nigaud, l'autre crayonnant au fond de son char luisant — informations pour les parcourus. Il s'explique, est poli, sort de sa voiture, me montre la fente, la sorte de pièce qu'il faut y mettre, salue, lorgne ma poupée — débarrasse... Jouer avec le feu ? Un délice.

On pourrait nous suivre au radar, on n'y verrait rien. Rien que deux petits fous qui se tâtent dans les coins des vitrines, qui rient, qui crient, se cachent, se font des peurs, qui se font des cachettes, des surprises. Et puis, j'aime ça, la voilà ma muse, ma poupée mécanique qui me pousse, qui me colle, avec, oui, ses grands yeux, ses beaux : — T'es sûr. Pas de mort ?

Mais, oh ! je ne sais pas, moi. Est-ce que je sais. Ça a pété, oui, et fort, oh la la ! J'en ai des tics pour un long moment, et puis après ? J'avais des ordres. Oui. C'est ce que je voulais. A un moment, j'ai fait ni un ni deux, j'ai dit aux gars : "donnez-moi le paquet, l'heure, l'endroit". C'est tout. Je ne voulais rien savoir. J'avais besoin d'un travail aveugle. Cela couvrait en moi, tout au fond un besoin d'obéir ! C'est ainsi. Ma juive s'inquiète. Est-elle juive ? Au moins une vraie juive ? Sais pas. Il faudrait ouvrir une enquête. Ethel. C'est son nom. Et Sara, ou Sarah aussi. Sa mère criait "Ethel" à longueur de jour. Pour qu'elle aille brasser les spaghettis ou dresser un lit. Au bas du long et branlant escalier, avant de partir, j'y mettais une dernière main. Histoire de la bien griser avant qu'elle aille se coucher. J'en titubais rue St-Laurent. J'en titubais. Un chat, un enfant — fou de joie, ivresse enfantine. Quelle découverte. Je vivais. Je venais au monde.

Là. On se lâche. On se décide. On entre dans un restaurant. Un grand dentier tout blanc, un

ratelier de baleine-de-conte-pour-faire-peur-aux-petits-anglais, nous accueille. Et on mange. Avec appétit. On ne pense à rien. Rien qu'à ce soir, ou cette nuit, à minuit, nous y serons, on a fait des calculs. New-York, ma catin, mes pochettes de couleurs, t'as besoin de nous attendre. Là-bas, il y a un jeune noir, un nègre qui parle cinq ou six langues, un nègre fin, savant, instruit-comme-un-blanc, qui nous aidera. C'est entendu depuis longtemps. Et Ethel jongle, rêveuse :

— Des rats, les bêtes puantes de l'Amérique du nord : une juive, un noir et toi pauvre "canoque" — c'était le surnom. Elle baptisait ainsi tous les petits moutons, tous les rats de ma petite race de rats — les canayens-qui-jasent-français, des "canoques", tous des "canoques". Elle tient ça d'un chauffeur de taxi, ex-New-Yorkais qui disait : "vous-autres, les cannucks du nord, vous avez de belles filles. Il en a épousé une, fille de canucke et en a tiré une dizaine de petits canukes — taxi, jour et nuit !

On sort. Oui, bon, nous serons trois rats, trois pauvres rats : la juive, le nègre et le "canoque". Il n'y a pas de quoi rire. On sera bien, on sera trois. On ira là et ici, partout, on nous a tant parlé de New-York ! Il s'agit de s'y rendre. Maintenant, c'est l'épreuve, pour le bazou surtout. Ces chemins de montagne. Quelques heures ! Après, ça va filer : on nous l'a dit : Albany-New-York, c'est

beau, droit et fini comme une allée de quilles ! Moteur. On tourne.

— "... d'intensives recherches !" Et hop, les beaux doigts veillent. On ne saura rien de plus. On s'en tiendra à de la zizique tonitruante et des baragouinages à l'américaine qu'on n'écoute pas. On va se creuser un peu, pour rire. Peut-être que la dépêche se lisait ainsi : "voyant la passivité de la population, le bombardement de ce matin n'a aucune valeur et les autorités viennent de décider d'abandonner cette série d'intensives recherches". Rires d'Ethel. C'est son tour :

"Nous sommes sur la piste d'un couple de jeunes terroristes et nous poursuivons d'intensives recherches".

Et puis, le ciel s'étire invisiblement, en d'étonnants lacets colorés. Ethel se presse et montre du doigt. Sans un seul mot. Je pose ma main bien à plat sur sa nuque, comme elle aime. Elle sourit faiblement, me semble pâle, fatiguée. Elle me regarde à la dérobée, sans détourner la tête :

— Nous ne sommes pas des rats !

Je l'embrasse. Il y a un moyen. Je reste les yeux ouverts. C'est assez bon. Je vise la route. Nous nous pressons, serrés, serrés. Limite : 60.

Se souvenir

Quand on ne savait pas quoi dire, c'était toujours pareil, on se souvenait. Ainsi, j'aimais bien me souvenir de cette histoire de Chinois, fou, dans un petit film pornographique; c'était le grand faïnéant, le grand dépravé Dastous qui collectionnait ces épiceries — j'avais tellement ri — il était furieux — il prenait ça au sérieux toutes ces petites histoires de cul, ces scénarios minables, faciles, si comiques.

— "Voyons, ce gros Chinois, tout sérieux, ventru, je t'en ai déjà parlé ? Il entre dans la cuisine de la donzelle avec ses deux paniers pleins de provisions, et puis, il en profite, la tripote. On les retrouve, elle à poil, lui avec une longue camisole de coton — c'était à se tordre, le zizi sorti, tout dressé, et elle, avec des airs de grande dame va s'installer sur le divan. Vraiment, tu ne te souviens pas ?"

Ethel, toujours, me faisait la même remarque :

— "C'est pas drôle. Oh Paul, Paul, tu disais qu'il fallait être de qualité !"

C'était pour l'entendre parler de ça, la qualité, que je recommençais toujours avec cette histoire de Chinois en camisole de laine et zizi sorti. J'aimais sa façon de dire ça, ce mot : la qualité. Je rêvais. Nous étions deux jeunes guerriers, sans sexe, de porcelaine, de beaux émaux, un trésor an-

tique — nous étions brillants, exotiques, avec des sourires affectés — autour de nous, il pleuvait de grands soleils couchants ou levants, je ne sais plus, si ce n'est que le décor était scintillant, lumineux, clignotant — j'entendais des bruits de lames, le fer des armes qui sonnait, avec beaucoup de classe — des images de qualité, le son aussi, de qualité, de beaux gongs, des accessoires pointus, impossibles à décrire, inutiles, de glace, de verre poli, de bronze et d'or. C'est drôle. Ethel est fière. Elle n'est plus une petite juive de la rue St-Laurent. Je ne suis plus un simple "canoque" de quartier du parc Lafontaine. Des héros.

Ethel, tu es folle

— "Tu te rappelles le Français ?"

Si je m'en souviens Ethel. Il était venu pour m'interroger, puisque j'étais le secrétaire du Mouvement. Un petit maigre, des genoux pointus. Il était assis sagement, en fidèle valet des agences de presse puissantes, ou des puissantes agences, je ne sais plus pour qui il travaillait, AFP ou UPI, ah, toute cette soupe, ces alphabets; il me regardait avec un petit air sérieux, un petit air de Français, intellectuel, gens de la presse, gens sérieux, calepin sur ses genoux pointus, le bec suave, prononçant bien chaque mot de chacune de ses questions prudentes, diplomatiques, rusées, le vrai Français, un modèle. Et toi, Ethel, qui t'amènes du

fond de l'atelier de Pierre-le-sculpteur, notre logis temporaire. Et tu te caches. Tu ris. Tu fais l'idiote. Tu réapparaîs derrière des caisses, des meubles, tu te caches aussitôt, le petit vieux de la vieille France n'y voit rien, myope et sourd, je n'en peux plus. Tu apparais avec une perruque, une vadrouille, des bouts de film; je pouffe, je continue de répondre au poli et rusé bombardement de l'agent de l'agence et soudain, plus près encore, tu t'affiches, les seins offerts, bien nus, bien pointus, je n'en peux plus, tu es folle. Tu ris, tu ris... Si je m'en souviens. Il se retourne soudain et il te voit, la jupe levée jusqu'à la taille, tu t'enfonces derrière le grand chevalet encombré, rouge, morte de honte. Moi je pleure. Je n'ai jamais tant ri. Je dis au type de l'agence que tu es folle. Il me croit. Il s'en ira, poli, clignant de l'oeil. Refusant ta tasse de café. Plus tu fais la sérieuse, plus il te ménage, te parle comme à une enfant. Et puis après, tu te souviens ? Non ?

— Oui, je me souviens ! Nous avons bien fait ça !

Et c'est encore le coup du pressons-nous, pressons-nous bien. Guetter la route en crochets, les montagnes sont splendides, non ? Un spectacle. Tu regardes. Tu te tais.

Il fait une fin d'après-midi rare. C'est plein de modelage, mou, de plasticine molle, cela se fait et se défait. Un spectacle. Des affiches avec toujours ces mots qui nous font sourire et que nous

lisons à haute voix : "DANGER, DEER CROSSING". Avec la fine petite neige qui tombe, poussée par le vent dans ces montagnes modelées avec grâce, ces annonces de "traverses de cerfs" nous amusent. Il flotte dans cette lumière agonisante un air de Noël... Pourtant, depuis plus d'un mois les fêtes pieusement commerciales sont terminées — et des cantiques surgissent, des cantiques profanes. On chantonne Ethel et moi.

"New Russia", c'est écrit, c'est pour bientôt. On ira prendre un café noir et chaud. On tripote la carte assez souvent, pour rien. Pour avoir l'air de savoir où on va, pour se convaincre que l'on voyage. On y a pensé si souvent : partir ensemble. Fuir. On ne savait pas quoi à l'époque. Maintenant, nous fuyons vraiment. C'est merveilleux. Il me semble que cet incident — cette dynamite — c'est une vieille histoire, il y a des mois. Ethel répète : "Peut-être un mort". Pas plus. Adirondacks ! "Paul", je n'aime pas ce nom, je n'aime pas mon nom. Je voudrais un nom plus dur, ou plus mou, pas entre les deux.

Deer Crossing: Drive carefully

S'il fallait dire tout ce qui m'agace, chez moi, chez les autres, chez toi, Ethel. Quelle liste. Une montagne de griefs. J'aime mieux ne pas y penser. Maintenant, déjà, il fait nuit. Les collines qui bordent le chemin sont de gros dos ronds et

noirs, ou blancs quand la lumière s'y pose. Les arbres ne sont que piquets et bâtons. Il y a les sapins, les sapins, ces cônes gras, ces jupes, ces édifices, ces hautains ! Il y a le chemin, cette route à surprises qu'il faut surveiller. Et ce vent. Et ces comiques avertissements : "Début-avalanche de rocs" et "Fin-avalanche de rocs". Et les bourrasques. "Winding zone, drive carefully". Ethel écoute, j'écoute. Rien. Le bruit du vent, celui du moteur. Celui de la nuit. Et nos respirations, nos souffles, presque rien. La vie au ralenti, à trente à l'heure, pas plus, à cause des "STONES FALLING" et des "WINDING ROADS" et que sais-je. Si un "deer" apparaissait. On en discute. On se souvient. Des histoires des dévots du pays. Ce pays des légendes, il en pleut des racontars, des histoires mystérieuses. Mon père ne tarissait pas quand il était lancé là-dessus, il partait à l'aide d'un dix onces, au plus. Un verre parfois et ça y était ! On nageait dans un monde de fantômes, d'apparitions, de miracles, de cris, de frissons, j'en bavais, bouche ouverte, le dos glacé, et plus on en bavait, plus il en remettait, avec des noms, des dates, pour faire vrai, des témoins, la famille y passait, tous les ancêtres défilaient, avec des prénoms inconnus, il les faisait sortir des cimetières, un à un.

Mais on n'a pas peur. Il y a nous deux. C'est beaucoup. La radio miaule ou jappe. La radio, compagne bizarre. On ne craint rien. Mais c'est à

Chestertown qu'on fait la pause pour ce café noir. J'ai les yeux endoloris de guetter dans le noir, de fendre ces grands draps de ténèbres derrière mes phares vigilants. Et c'est toujours, c'était toujours, toujours, ce spectacle égal, le même, le ciment par taches, par zones sur la route, chaque côté les collines qui lèvent, fuient et ne pouvoir jamais regarder ailleurs, ne pas oser lever les yeux, regarder au ciel, derrière, de côté. Fixer droit devant soi et déchirer toujours ces petites nuées de brume ou ces rafales vaporeuses, du tulle, d'une neige poudreuse déplacée par ce vent.

Mais on n'a pas peur.

On a soif et on a envie de se regarder un peu. Car, plus tard, ce sera l'auto-route, ce "turnpike" infernal. On sait ce que c'est, un couloir. Oui, c'est un couloir que ces voyages d'aujourd'hui. Des couloirs gris ou blancs, noirs ou violets, un couloir interminable avec des phares, des avertissements surréalistes d'avalanches ou d'originaux traversant — un long couloir, depuis ce tunnel, le Wellington, il coulera en montant doucement jusqu'à l'autre, aperçu sur la carte : "Lincoln Tunnel" — toll — comme un égout-collecteur monstre — un métro à échelle d'un pays.

Jouissons de ce répit, de cette faille pratiquée dans le tunnel-café chaud. C'est une nuit étrange. Y a-t-il des nuits plus étranges les unes que les autres ? Ou, serait-ce qu'il y a dans l'air, notre air,

cette odeur de fuite, ce goût de la mort — "combien ? combien ?" me répète Ethel — ce voyage n'est pas qu'un prétexte. Et il y a cette nuit de février, vers la tour-New-York. Il y a que c'était la première fois . . . la première fois que nous agissions contre des nôtres, des enfants-de-chiennes-de-canoques ! "Il le faut", il le fallait, m'ont-ils expliqué. Il y avait trop de lâches. On m'a tout expliqué, tout et très bien, au pauvre petit porteur, porteur de bombes si on veut. On m'a répété :

— "Tant pis, il faut faire une leçon ! Il faut réveiller nos gens !"

— Et s'il y a des blessés, un mort, gémissait un zouave, un sentimental, un con ?

Une voix a fait : "Toé, mon hostie, ferme ta grand'gueule". Et le petit con, le petit cave a fermé sa petite gueule. Il a vu que c'était anti-climax. Le paquet était ficelé, tout fin prêt, paré, tic-tic-toc c'était pas le moment. Je me suis donc offert... Pourquoi, bon Dieu ! Sais plus. Peut-être, justement parce que personne n'en voulait, du colis, cette fois-ci. Contre des canoques. C'était bien ça, mon tour, cette merde, cette cochonnerie. Ça oui, c'était bien pour moi. Pourquoi ?

Elle ne saura jamais

Parce que, parce que — je suis un pauvre, un vidé, un fourbe, un sale menteur, un petit cave à sa "moman" — et quoi encore — je ne sais pas au juste. Il y a que j'avais mal ce soir-là. Comme chaque fois que je trompais Ethel j'avais mal. Encore une fois. Et chaque fois. Et chaque fois, après bien sûr, j'en crevais. C'est drôle. Elle ne saura jamais pourquoi j'ai joué ce rôle. Elle ne sait pas. Et c'est bien. Elle m'engueule un peu, me fait des reproches et me répète sans cesse : "Si on écoutait la radio du pays ? S'il y avait un mort ?" Au lieu de répondre, ouvrir la carte, lui taper un clin d'oeil et dire :

— Prochain café à Lake George, nous serons à New-York vers minuit.

A minuit, je nous vois déjà dans Manhattan, sur le Broadway, le nez en l'air, les yeux pétillants et Ethel qui ne dira plus, plus jamais :

— Il n'y a pas d'mort, Paul ?

New-York: 240 milles

En route. "Deer crossing" — "slow". Merde ! On fait des rêves. On fait des projets. On a tout vendu. On additionne. On est bon, environ huit cents dollars, on est bon pour une bonne mèche de temps. On fait des projets, on rêve sérieuse-

ment. Là-bas, du côté de Greenwich Village, 2 ou 3ième Avenue, on vérifiera. Nous avons une adresse, un nom, un noir, un intellectuel, un de ces gars à grandes lunettes qui fait des vers et des "pizzas" dans le quartier des étudiants. Il peut nous aider. Il nous donnera des papiers, faux. Et pour nous, c'est une fête. Avoir de faux papiers, c'est une joie. Tromper les gens, se jouer d'eux. Se nommer soudainement, je ne sais pas, Fred ou Arthur, toi, Ethel, Rose ou Virginie, mais c'est fantastique . . .

Nous rions. Nous parlons d'aller au sud, de piquer jusqu'à Miami. Ce bazou est à bout. Il faudra le vendre, là-bas, à New-York, cela fera un peu plus d'argent. Nous prendrons l'avion pour la Floride. Ethel sait des choses étonnantes, elle parle du prix, me dit que les vols de nuit c'est moins cher.

Ce bazou tiendra-t-il le coup ? Pour la troisième fois, il s'étouffe. Nous traversons une zone plus humide, plus fondante, chaque auto qui nous double nous asperge copieusement. Une noyade. Chaque fois, une douche invraisemblable. A la douzième douche, le moteur s'arrête, il faut le faire sécher. On fume, on jase. On est inquiets, la nuit est noire comme l'encre. Je repars car les questions m'inquiètent : ai-je assez d'essence, la pile tiendra-t-elle le coup, il me semble qu'il n'y a plus d'huile. On repart. On fonce dans les draps sales, dans les draps gris et mouillés. Point d'avalanche, point de

"deer", rien, rien que la nuit à traverser et ce couloir à grimper petit à petit. Nous serons au bout, tout en haut, sur la palette, le plongeur, la planche-à-pochette, nous serons là-haut, à New-York-la-nuit, au milieu des curieux, des touristes, des visiteurs, nous serons sur le bout du téton de l'Amérique. Ce sera un coup terrible que la vue soudaine, furtive de l'écriteau inattendu : "NEW-YORK - 240 miles".

— "Paul. Nous étions fous de partir, non ?"

— Mais non.

Ethel, l'incertitude

Toujours ces questions. Ces regrets. Ethel l'incertaine. Curieux. Je me souviens. Je cherchais. La dernière fois que j'étais bien. C'était le soir. Au milieu de la bande. De cette bande de comédiens. Ils étaient des amis d'un soir. Et pourtant, tout de suite, je me suis senti bien, à l'aise. Nous attendions un camion. Je les avais aidés à peindre des panneaux. Nous étions étendus dans un coin, le seul recoin chauffé de ce petit théâtre. Un rêve. Il faisait une drôle de rare chaleur — humaine. Subitement. Il y a un grand type maigre qui joue du pipeau je crois, une petite et longue flûte de bois qui lui ressemble et nous sommes là à attendre, nullement impatients à écouter ces airs de flûte. Oh, qu'il faisait doux ce soir. Jamais je ne

fus si bien, si tranquille, tout serein, jusqu'au fond de moi. Quand les camionneurs ont sonné, personne n'a bougé, ils sont entrés, ils nous regardaient, étendus les uns sur les autres comme de pauvres fourrures d'un pauvre stock et ils ne parlaient pas les gros types, ils écoutaient la flûte je crois bien, ils écoutaient le reste, ce temps, cette paix, ce calme. Des bandits à mon goût, des bohémiens, mélangés; riches et pauvres, sales et propres, je savais désormais, qu'en cherchant bien, il y avait, oui, je trouverais bien moi aussi, une bande comme celle-là, un joueur de quelque chose, un bout de paix, des bouts de soirées et le goût de rester là, des heures, des nuits.

— Ethel, c'est pas possible. Nous serons heureux pour vrai, un jour, quelque part.

Elle me regarde. Elle a soudain son chaud regard de juive, et puis, elle commence à sourire. C'est lent. C'est long mais quand il est fait, formé, on dirait qu'elle va sourire pour le reste de ses jours et c'est bien cela qui me fascine. Je n'ai plus peur de rien. Je pense à ses longues jambes que je connais si bien, je songe à son cou, je me promène, en souvenir, une randonnée de reconnaissance, une sentinelle de sa chair, elle garde son phare allumé, son sourire, je peux bien faire le guet, tourner tant que je veux. Elle sourit. Et le moteur peut bien ne plus jamais repartir, jamais. Il me semble que plus rien ne compte, rien du tout. Nous sortirons de l'auto, nous en sortons.

Nous marchons vers ce "rest area". Elle me regarde, ne me pose aucune question. Elle sait. La nuit est d'encre. Nous sommes seuls, enfin, pourquoi nous dépêchions-nous ? Je l'embrasse. Elle ouvre les yeux, me regarde tout doucement. Des voitures filent là-bas, sur la route.

— Tu vois. Ils vont à New-York. Ils y montent tous. Tous. Nous serons des milliers, des millions. Nous parlerons tous ensemble. On pourra s'expliquer. Ce n'est pas une ville ordinaire. C'est une grande plateforme. Tout le monde a droit de parole.

— Tu rêves.

— Oui, je rêve.

Et nous repartons. Soulagés. On ne sait trop de quoi. Mais bien, mieux, heureux.

Le défilé des trois rats

Je ne sais pourquoi, était-ce l'ennui de la route ? Je voyais Ethel qui marchait au milieu d'un pont, moi j'étais là aussi. Entre nous, il y avait le noir — Slide — et tous les trois nous marchions en nous tenant par la main. Slide me serrait la main très fort, je crois qu'il avait peur, qu'il tremblait un peu. Sous ce pont — il me semble que ce pont, je l'avais déjà vu — sous ce pont, c'était plein de petits bateaux avec de petites trompettes et des fanions, et l'on y jouait des musiques joyeuses, de

fanfares, de parades militaires comme les corps de cadets de mon quartier. Il faisait un bon vent, il soufflait sur nous, c'était tiède, fort agréable, n'est-ce pas Ethel ? Elle acquiesçait. Nous étions fiers et très contents de nous. Tout ce monde. Toute cette flotte sous le pont. Et ces lumières et ces musiques, ces amplificateurs, nous avons stoppé la circulation — le pont nous faisait une large avenue — nous étions des héros, j'aimerais tout de même savoir de quoi, pourquoi — enfin —

Nous nous trompions. Les rieurs sont de quel côté. Au bout du pont, il y a l'estrade. Il y a les officiels, les ministres, les bien vêtus, les munis, les très richards, les doués et les surdoués, les administrateurs — ceux qui rédigent les lois — ils sont installés sur de petits trônes bien bâtis — et la parade joue et marche en l'honneur de ces sages, de ces élus, de ces gradés, de ces puissants.

Trois misérables marchent côte à côte, et si le pont est large, sans trafic et luisant c'est pour mieux nous conduire au supplice. On a dressé un gibet pour le noir, une potence pour l'illumine canoqué que je suis et, pour ma jolie juive, on prépare une cage de barbelés, un piège, un tourment tout neuf.

Samedi, 10 heures 30 du soir

— Tu as l'air grave.

— Oui, Ethel, j'ai l'air grave.

— Sais-tu à quoi j'ai pensé ? Je pourrais travailler en arrivant à Miami, disons une semaine ou deux, un travail de fou, harassant, mais bien payé. Après je quitte. Je lève la séance. Et c'est ton tour. Ainsi, on passe une quinzaine en dedans, une quinzaine au grand soleil, au bord de l'océan. Chouette, non ?

C'est elle. Elle a souvent, ainsi, de bonnes petites idées pratiques.

— Mais, Ethel, avec ton truc, nous ne serons jamais ensemble !

Elle me regarde en riant. Sans honte. Elle s'en fiche. C'est comme ça.

— On s'arrangera.

Et voilà. Elle vient de régler notre sort. Etonnante bonne femme. Et soudain, ça y est, le "thruway", l'autoroute, la légende, le passage tant vanté. On se réveille un peu. On est revigoré. Un dernier café. Donc, on le boit ici. De Glenn Falls à Schenectady, il y a un pet. Le gros garagiste est un fieffé menteur. Il promet : "New-York, vous êtes là dans une heure et demie". On ne peut pas le croire. Il y a au moins le double. En tout cas, il est 10 heures 30 minutes. Chose certaine, demain dimanche, on se promènera Times Square !

Il y a des jeunes gens, affalés à des tables banales. Il y a l'odeur traditionnelle de graisse à frites. On commande des hamburgers. La vieille nous fabrique des hot-dogs. Elle explique : Plus de viande hachée . . . que de la saucisse. Vous aimez ça. Avec la moutarde, là, qu'elle pousse sous nos doigts. Merci. On consulte la carte avec satisfaction. Etre à la porte de ce "turnpike" c'est comme partir en avion. On sait que ça va filer. Ethel est excitée. Je suis de meilleure humeur. Nous nous éloignons et c'est une bonne chose. Et c'est plus prudent. Au fond, derrière l'épaisse cloison, sans qu'aucun son nous parvienne, on voit tout un régiment de jeunes gens qui s'installent, se groupent portant d'autres gens costumés sur les épaules, couronnant une reine-carnaval, lui remettant des insignes avant de se mettre à danser quelque twist endiablé. Un aquarium de silence, je songe aux jeunes du Mouvement. Qui dansaient peu. Qui discutaient à longueur de jours et de nuits. Qui passaient leur jeunesse, certains à mesurer l'avenir au compte-gouttes, en termes d'échecs, d'entreprises graves, voire dangereuses ou précaires, à mesurer des risques, à suivre une ligne, un parti, des théories, et ceux-ci qui buvaient et dansaient dans une nuit claire, au bout d'un petit samedi crasseux d'Amérique, comme il y en aura encore des millions à vivre. En route.

— Tu as l'air grave ?

Eh oui, pauvre fille. Si tu savais. C'est que je suis fatigué d'avoir l'air grave. Je suis un pantin, un conspirateur de chocolat, un patriote pour rire. Et le guignol s'engage, enfin, enfin, sur le long serpent neuf et propre. En avant, vers Albany, vers Kingston, par-dessus Newburg, un petit bout dans le parc de New Jersey et hop, virage à gauche, dans la nuit, nous descendrons sur New-York. Guignol en tête accompagné d'une jolie poupée brune, chocolat, soldat pour rire.

— Si on écoutait la radio, pour savoir . . .

— Ethel, c'est inutile. Ils l'ont dit, tu te souviens ? Des morts, ça ne se compte plus, ça sert.

En route, on monte à 70. Et ça cogne dans l'entre-capot.

Pour suivre nos mensonges

Oh Ethel, petite Ethel. Quel mensonge. Quand je t'ai fait la cour. Quelle façon. Quelle tromperie. Nous étions de joyeux petits calvaires de baveux, non ? On faisait un film ? Tu te souviens. On faisait un film. Nous t'attendions, tous les jours, vers quatre heures, rue Bleury, à la porte de ce "business college" pour poursuivre nos mensonges. Il y avait Gaston, le fauché, le plumé, celui que tu n'aimais pas mais qu'il fallait bien traîner parce qu'il avait cette vieille caméra — et il y avait "le-Casq", et ses grands airs qu'il fallait bien traîner aussi car il avait un petit bazou jaune merde.

Oh Ethel, petite Ethel, quel mensonge ! Tu suivais, naïve, candide. Tu suivais. Tu écoutais. On t'amenait partout. Docile. Tu te déshabillais. Tu te rhabillais. On te faisait prendre des pauses idiotes, on te faisait faire les pires acrobaties. Cette combinaison de laine rouge, c'était tordant. Idiots ! Tu te le rappelles. Et ce bout d'essai, dans ce hangar où tu attrapas un rhume terrible qui dura tout l'hiver.

Et je t'ai tout avoué. Et tu pardonnais. Tu riais même. Adorable. Amour. Etrange. Là, vraiment, j'ai vu qui tu étais. Et je t'ai aimée. Vraiment, une drôle de fille. On n'avait pas un sou, pas un rond, pas un pouce de pellicule. Rien. Nous étions des vauriens, des mythomanes comme il en pleut dans ce pays, cassés, pas de moyens. Moins que rien. Et tu as oublié ça. Tu me regardais, tu écoutais mes aveux, je croyais que tu allais me tuer, ou bien pleurer comme une folle et, oh Ethel, je t'aime, tu as haussé les épaules. Et alors, là, alors là, je me suis mis à ta recherche, à ta poursuite. Il y avait de quoi. Tu étais quelqu'un. En or. Un rôle. Je t'en écrirai un, long, bien fait, bien fini, un rôle à n'en plus finir de le jouer. Il s'intitulera, mon film, l'Echappe, le retour vers New-York ou, la Montée, l'Ascension. Petite fille sublime.

Une légende pour Ethel

Il me semble que je pourrais poser une pierre, une brique sur la pédale de l'accélérateur et que nous pourrions laisser filer ainsi cette voiture sur la route si droite. Nous irions nous prendre les doigts de mains et de pieds sur le siège-arrière.

Nous survolons Schenectady, puis, nous en ferons autant pour Albany. C'est fou. Ce ciment volant, ces dos de dragon. Ces anneaux, ces ponts, ces rampes d'évitement. Les petites lumières fatidiques d'une ville, et hop, enlevées ! On file. A chaque cinquantaine de milles, un arrêt. On s'amuse. Toujours le même type de garage, de parking, de cafétéria. Même camelote, mêmes entrées, mêmes souvenirs, mêmes menus. Même café américain qui goûte l'eau de vaisselle. Nous nous méfions. Chaque regard un peu pesant nous inquiète. Nous nous efforçons de prendre bonne allure. Mine de rien. Mine de deux jeunes amoureux un peu bêtes, un peu écervelés. Jeux de mains, jeux de vilains, je te fais rire, pour rien, en vain, en fou, je te chatouille, même pas, tiens, c'est juré, craché, mains en l'air, tu te fais des idées, tu es folle, je t'aime bien, langueur, torpeur, on se secoue, deux faux innocents, en route, loin des amis, loin d'un Montréal écoeuré, nerveux, on joue bien les innocents, les stupides, les arriérés mentaux, les tordus, les ceux-qui-ont-ça-au-ventre, ceux qui vont s'allon-

ger au prochain motel, les ceux qui n'en peuvent plus, regards discrets, regards pénétrants, regards honnêtes - comme - au - cinéma - des - anciennes - vagues, doigts serrés, cheveux qui luisent sur le décor lunaire, a-t-on assez vomi sur ces maladies d'antan. A-t-on réussi, Ethel, à tout désacraliser, à tout débarquer, à ironiser sur tout, à asperger de sarcasmes ces manies romantiques et maintenant, en ce désert de béton, de ciment, en cette nuit qui s'adoucit, roulant vers ce rêve tant chéri — voir New-York, parler et rire à New-York, courir à New-York — maintenant sommes-nous plus avancés, en sortant de ce "rest zone" quand il faut aller derrière le garage de blocs propres de ciment neuf, s'y appuyer, et nous enfoncer l'un dans l'autre, par joie anticipée, par besoin nerveux, parce que je ne cesse plus de penser à toi, de prendre tes mesures, de mieux savoir qui tu es pour moi. Une maladie. Un mal nécessaire. Et toi, tu souffles :

— En arrivant, je veux monter au haut de l'Empire . . . comme tout le monde.

— Oui, là-haut, nous ouvrirons ton petit transistor, nous pourrons entendre Montréal. Et s'il y a des morts, on se laissera tomber. Promis ? Juré ?

— Oh Paul ! Tu parles sérieusement ?

— Oh non !

Je me moque, je la soulève, je la tire, quelle chahut, elle rit, je la couche sur le toit de l'auto, je la ficelle avec du linge, nos foulards, ma ceinture.

— Voilà, mon trophée de chasse. Mon "deer", ma biche, je te montrerai partout. Tu feras la morte. On te rentrera dans un de ces riches musées. Je t'écrirai une histoire, une légende. Je dirai qu'on a creusé beaucoup, très creux, que tu es la reine, la princesse des forêts, de nos champs mouillés et stériles, que tu es la déesse des "canoques" ou la nièce du Messie, de l'Antéchrist, de Québec-la-révolution, je dirai que je t'ai découverte au fond des bois, sous des tonnes de sapins coupés, au fond d'une mine du nord, de Rouyn, de Noranda, de l'Ungava, ou bien que tu t'échappais au-dessus de Manicouagan, près des barrages, que tu es électrique et qu'on meurt foudroyé si on te touche.

— Ah, si c'était le printemps. Ou mieux, l'été. Mais février, février, février ! Allez donc courir aux bois. Je voudrais courir aux bois.

— Moi aussi.

Faire un grand feu. De branches, de feuilles, de rien.

— Ce serait bien. Beau. Chaud.

Faire cuire des petites saucisses. Se chauffer les mains et les pieds. Etendre une couverture. S'y rouler. Et s'aimer jusqu'à la dernière étincelle, à la dernière lueur.

— Ce serait beau. Bon.

Ethel mon amour regarde :

On voit comme une mare d'huile, une graisse liquide. Elle s'agrandit et s'étale démesurément

derrière le garage. C'est incroyable. On a oublié de fermer un robinet à essence. C'est beau. La tache se répand lentement, lentement, nous la regardons couvrir le patio du parking, fascinés. Les lueurs des réverbères s'y mirent. Et le passage des autos, par intermittences irrégulières, ajoute des reflets intenses. On peut écouter le bruit derrière le mur. Est-ce le robinet oublié ? Ou peut-être fait-on la vidange de quelques moteurs épuisés par les voyages. Un ruisseau d'eau vient du terrain voisin, en pente. L'huile atteint l'eau. Cela fait des formes rares, des figures étranges se mettent en mouvement. Nous prenons un grand plaisir à tourner autour de cette flaque. On se regarde et nous sommes follement amusés de notre aspect. Notre peau devient cendres, charbons, diamants, mélasse visqueuse, sable ou grumeaux durs comme la pierre. Nous voulons participer à ce spectacle. Et nous marchons dans l'huile et l'eau. Nous jetons des restes d'une neige salie. Nous piétinons la mare aux reflets cruels ou agréables. Nous rions.

On a joué longtemps ainsi, comme deux enfants. Comme je m'amusais le long du caniveau, rue Drolet, rue Jean-Talon, rue Henri-Julien, rue Bélanger quand j'étais petit, rue de Castelnau.

Ethel prend son air de nuit. Je me comprends. Ses yeux baissent un peu. Elle se met, comme je dis sur "ses petites". Et elle se blottit. Ronronne. Une chatte confiante. Je pousse au bout. Je songe à l'avenir. Je veux dire à tantôt, à cette nuit. Nous

serons, hélas, morts, nous refuserons toute tentation. Nous tomberons de fatigue. Nous approchons pourtant. Des affiches nous disent, de plus en plus souvent, qu'elle est là, toute proche, qu'elle s'amène cette grande damnée, qu'elle s'approche cette grande folle illuminée. Qu'elle vienne cette beauté baroque.

Je me vois vieux

Soudain, c'est comme un hôpital, je n'arrive plus à savoir si je rêve, si je me souviens ou si, tout à coup, je suis plongé dans l'avenir. Cela arrive. Je reconnais des sons, des choses et des êtres. Cette infirmière. Et pourtant je suis étranger à certaines odeurs. C'est ainsi, cela arrive. Ne plus savoir si c'est le passé ou si nous faisons un bond dans l'avenir. Pourtant, c'est bien l'hôpital du nord de la ville. Et je sais que derrière ces fenêtres, quand le jour reviendra, je verrai ce dôme, cette tête d'orme et un peu à gauche, ces rangées innombrables de briques rouges et délavées. C'est bizarre. Je n'ose parler. J'écoute. Je serai mis au courant. Mais c'est un piège, je ne peux pas percevoir clairement ce qui se dit autour de moi — un accident, j'ouvre grands les yeux, non. Me voilà rassuré, puisque Ethel est bien là, à mes côtés, blottie et muette, ses yeux vifs aux lueurs d'yeux de chatte scrutant le dos du dragon, les affiches, les phares de ceux qui doublent, de ceux qui sui-

vent, les lueurs rouges de ceux qui vont de l'avant, les multicolores et clignotants des camions, donc, non, pas d'accident, je peux donc rouvrir le panneau et retourner où j'étais — les corridors se montrent par la porte qui vient de s'ouvrir, devant moi ça n'est plus la ligne blanche et droite de mes draps de lit d'hôpital mais la nappe blanche de ce séminaire du diable; plus d'infirmières coquettes à me raidir du matin jusqu'au soir, pour une appendicite à quinze ans, des religieuses grises et noires, des têtes pâles mais luisantes de curés en goguette, en goguette pour l'instruction. Que ça rentrerait mal. Mais, si c'était demain, plus tard, car je me sens vieux, je me vois vieux. Je ne songe plus au passé, je suis projeté en avant. C'est certain. Ethel ne viendra pas, pas ici. Pas de place pour les juifs dans tous ces murs, à moins de les cacher, les fourrer sous nos oreillers ou en rembourrer les matelas. Ethel n'est donc pas là. Je ne peux donc pas vivre sans elle, c'est impossible. Et je veux m'en aller. On me sourit gentiment. Les curés sont armés. Ce sont des policiers et c'est la voix d'Ethel enfin. Oui, je reconnais. Elle a vieilli aussi. Et elle n'a pas changé puisque je peux l'entendre répéter distinctement :

— Si on pouvait savoir ? Un seul mort, ce serait de trop. Si on s'informait ?

Errer

C'est le soir. C'est vraiment tranquille. Nous sommes encore dans un de ces arrêts-restaurants semblables, exactement semblables. On a la fâcheuse impression de n'avancer en rien. De piétiner. De rester sur place. De faire semblant de rouler. C'est déprimant. Un chemin de croix dément. Il y aura peut-être des dizaines de gares, de stations identiques, comme celle-ci. Et nous ne finirons jamais plus ce voyage.

— Ethel, c'est vrai. On est mort. Morts, tous les deux. Regarde, n'as-tu pas l'impression d'être déjà venue ici.

— Oui, tout à l'heure.

— Bien sûr, tout à l'heure, mais aussi, il y a longtemps, longtemps. Des siècles. On est vraiment morts. Et nous errons. Nous errons quelque part en Amérique du nord. C'est un enfer, ou mieux, un purgatoire, un jour nous serons délivrés par nos amis, ceux de la dynamite peut-être, s'ils parviennent à retrouver notre piste.

C'était quand, l'année dernière?

Ethel adore m'entendre parler de la sorte. Elle n'a aucun sens concret, précis de certains mots. Il y a ce vocabulaire qui l'excite et la tient dans un vénérable silence.

— C'est certain, Ethel, nous avons péché. Comme le petit mot "péché" dans notre vieux Livre. Nous sommes tout couverts de péchés, des petits, des longs, des ronds et des gros, des bleu pâle, des rose tendre avec des petites aigrettes — elle riait — et nous marchons à genoux, regarde ils sont usés, on nous a coupé le bas des jambes, c'était plus pratique pour marcher à genoux — elle riait — et nous roulons, la mort dans l'âme, oh oui, deux pauvres, pauvres âmes en peine. Regarde, c'est noir depuis des jours et des jours, c'est noir depuis des mois et des années. Parviens-tu, Ethel, mon Ethel, à te souvenir d'hier, non ? C'était quand, l'année dernière ? Tu vois, tu ne peux dire. Encore ce bruit, est-ce bien un avion qui siffle ? Tu n'en es pas trop certaine, avoue. C'est ainsi. Le purgatoire des culs-de-jatte nord-américains. C'est ici. J'étais au courant. Oui, on m'avait prévenu, pour les Nord-Américains, dit Dieu, j'ai pensé à des autoroutes, de longues autoroutes rapides et inutiles, dit Dieu, un grand sec, tout-puissant, avec des biceps comme Tarzan et comme Popeye, des yeux fins comme le promettaient les images pieuses de mon enfance, oui, oui, Ethel, des routes, en tous sens avec, pour nous donner du courage, des affiches, des limites pour la vitesse, beaucoup d'affiches. Tu n'as pas remarqué comme tout le monde joue bien son rôle. Regarde sur la banquette de ce restaurant, là, ce père et son enfant, vieilliss, comme ils ont l'air morts ou

jouent-ils les vivants ? Regarde la serveuse, impeccable et qui parle un peu en français. Eh bien ! si tu lui demandais tout ce qu'elle pense au sujet de ce que je viens de te dire, elle rirait, aux larmes même, l'hypocrite, aux larmes, une vraie salope. Parce qu'il y a ainsi des questions qui ne se posent plus. Tu vois, nous songeons à gagner New-York, le haut monde, le bout de l'Amérique, plongeoir éclairé; nous perdions notre temps. Pourquoi ? Parce que nous avons semé la mort là-bas, la mort, tu me demandais, si souvent, tu veux savoir, oui, et pas un mort, mais plusieurs, je ne te dis que ça, et des enfants parmi, oui, on n'avait pas pensé à ça, des enfants.

Le porte-bombe: Un outil indispensable

Ethel me secoue. Elle sait que j'ai cessé de divaguer, de poétiser comme elle dit :

— Paul tu savais tout ça, non ?

— Oui, Ethel.

— Et tu l'as fait quand même.

— Oui, Ethel.

— Mais pourquoi ?

— On m'a expliqué, c'était clair, et maintenant... Oui, on m'a dit des mots pourtant clairs à ce moment-là : "une leçon. Ce sera un coup de

fouet pour les traîtres, les nôtres verront qu'on n'a plus le droit de collaborer. Nous ne le ferons qu'une fois, après ce sera la fin, fini la rigolade..."

Des phrases mieux tournées, plus ronflantes, longues de douze pieds, et j'ai dit "oui". Et on m'a serré les mains. On m'a dit que j'étais un outil indispensable. Ethel, que j'étais indispensable ! Tu entends. On ne m'a jamais dit ça, sais-tu. Ethel pleure au bord du chemin. Je veux rire, la voir rire. Elle ne bouge pas. Elle sanglote près de la voiture.

— Alors, il y a eu des morts ?

— Mais, je ne sais pas. Je sais que dans l'autre aile, oui, il y avait des gens, plein de gens.

New-York: 40 milles

Je chante en roulant.

"Sommes-nous des baveux, de pauvres rats, sommes-nous les caves de l'Histoire, sommes-nous des chiens, ou de simples et pauvres domestiques ?

Ethel sourit quand je chante. Je continue :

"Nos enfants seront-ils des petits baveux de caves de domestiques, de rats de valets . . ."

Je la regarde. Elle ne rit pas assez.

"Nos pères furent-ils des cons d'abrutis, des porteurs d'eau et des valets, nos mères furent-elles des bonnes femmes bonasses et puritaines, des pauvres servantes abruties, sans gages, sans espoir..."

— Oh, regarde Paul.

Nous approchons. En effet. New-York, la bien-aimée, la tant rêvée est annoncée. 40 milles. Dans moins d'une heure nous y serons.

— Tu vois, Paul, le purgatoire, c'est fini, ça achève. Nous allons nous décourager.

C'est vrai. Deux piastres aux guichets. Et nous allons tourner au-dessus de Paramus. Nous guettons déjà les lumières de la Ville. Nous nous imaginons que les buildings vont émerger, que ça va se voir à des milles. J'ouvre la vitre. Il me semble qu'on va entendre des bruits spéciaux et que l'odeur sera dans l'air toute spéciale — Rien. Il faut rouler. N'importe. New-York ne peut plus être loin. Nous pouvons oublier les détours, la route dans les montagnes, les bourrasques, les menaces d'avalanches, de cerfs, d'ours et le givre sur les vitres, les pannes, la neige poudreuse, l'essuie-glace qui fonctionne mal. Tout s'envole. Nous approchons. Je me rase dans l'auto. Ethel s'amuse à me voir grimacer dans le miroir.

Le sang

— Pourquoi as-tu accepté, Paul ?

Je ne peux pas lui expliquer.

A la radio éclate une chanson aigre-folle. Idiote. Créatinisante. Ahurissante. Ethel en oublie sa question.

— Paul, fait Ethel, tu as ton petit air cochon ?
A quoi penses-tu ?

Je stoppe, je freine sec. Je sors de la voiture. J'ouvre sa portière. Je l'embrasse, je gueule, je la brutalise doucement, la fais sortir. Je la lève, ma puce, à bout de bras. Je vois ses longues cuisses polies. Soudain, le coup de sang. Comme à l'accoutumée. Et je la fais atterrir tout doucement. Elle sait ce qui se passe.

— On ne voit pas New-York, Paul. Peut-être ferions-nous mieux de louer une chambre au premier motel !

— On dit "autoberge", mon enfant !
Et, pure précaution, elle me palpe en riant.

Odeurs d'une banlieue

- C'est comme du poisson ?
- Non ! C'est comme si on faisait cuire...
- Des peignes !
- Non ! Des bottes de caoutchouc !
- Oui, oui, c'est cela. Sale odeur !
- Et New-York ? New-York, Ethel ?
- Je vois pas, je vois rien !
- Regarde bien.

Elle regarde bien. La sage. Appuyés, chacun de son côté, vitres baissées. Deux mômes au parapet, au bastingage d'un pauvre petit bateau à

croisières, à touristes. A l'odeur de feu, de caoutchouc brûlé, a succédé une forte odeur de biscuit-soda. Bizarre. Et puis, plus étrange, une odeur de cannelle s'infiltré dans l'air. Et puis, encore, une odeur de moutarde. Nous sommes mystifiés. Persiste maintenant un mélange de cannelle et de moutarde. Nous fonçons narines ouvertes. On déteste cette senteur forte et rare. Et pourtant c'est un besoin. Inexplicable.

Après avoir contourné des endroits aux noms d'une sonorité plaisante, Paramus, Passaïe, c'est la banlieue de New-York. Banlieue ouest, on n'est pas certains. Ouest ou nord-ouest. On ne sait trop, Comment s'orienter ? Cette carte froissée que nous consultons en vitesse. Ethel ne cesse plus, excédée, impatiente, de l'ouvrir et de la refermer. Le bruit du papier froissé me sert de mesure. Je sais que sa tension monte de plus en plus et qu'il faut maintenant aboutir.

Il y a ce cube, ce petit espace d'un jaune cru, vif : M A N H A T T A N, les lettres sont isolées, là, au revers de la carte où New-York est montré à une plus grande échelle.

Approche

Nous dormirons à Secaucus. Manhattan, cette tache, comme éclatée sur la carte, nous fascine, nous attire, nous fait signe. Un appel irrésistible ! Manhattan semble se déplacer et nous courons

après, nous voulons entourer, cerner cette jaune éclaboussure. Le plongeur de l'Amérique. Le bout. Forme claire qui fait la belle, brille devant nos regards avides. Nous grimperons sur toi, demain, dimanche matin. Reposés.

Dormir

Reste le dernier bout de chemin. Ce parc du New Jersey. Par quel bout accrocher Manhattan ? Au lasso ?

Mais nous tombons de fatigue. Tantôt, on chancelait quand on est remonté en auto après le dernier "café-hamburger-coke", au dernier poste du bout du "New-York-Inter-State-Thruway". Nos yeux se ferment. Ethel est épuisée. Elle somnole. Elle a posé sa main sur ma jambe, mollement. Cela est le signal, le signal d'arrêt. La halte. Moi aussi, j'en crève ! Je guette le premier motel. Je le souhaite !

Bon. C'est bien fini. Cette tranquillité des beaux chemins. Indications : New-York. Virage. Tournez à gauche. Ethel, pour m'avertir n'a eu qu'à presser le genou légèrement. Et soudain, c'est le trafic intense du bord des villes. Il y a dans l'air quelque chose de changé. On ne peut plus être bien loin. Et pourtant, on ne voit encore rien. Maintenant, il flotte dans l'air une nouvelle lumière. Des ondes ! Pourquoi des ondes. Nous som-

mes rassurés. Excités mais aussi rassurés. De savoir qu'enfin nous y sommes ! Plus aucun doute alors ? Il est si tard. Si tard qu'à un certain moment, ne voyant que la noirceur d'encre d'un horizon bouché, mitraillé par les phares des autos, attentif au beau visage défait, vaincu d'Ethel, je vire à droite. Nous débarquons.

Dos au monde

C'est soudain la nuit parfaite de nouveau. La nuit noire. Banlieue incroyablement calme de New-York ! Nous avons quitté le dragon-à-la-crête de phares aveuglants, quitté ce fleuve grinçant, cette piste pour coureurs aveugles. Finie la route. Délaisse, le jouet essoufflant. Il était temps. Cabine numéro 7, petit havre, abri blême, halte quêtée. Rêve !

Dos au monde, dos aux chemins pavés, dans cette cour mystérieusement calme. Le gravier crisse sous nos pas. Pas alourdis par le poids des valises. Une clé. Oh ! Ethel, une clé ! Il y a si longtemps, nous semble-t-il. Oui, je jurerais que nous sommes partis, que nous fuyons depuis des jours et des jours. Ethel, une clé, c'est un monde ! Un monde ! Tu ouvres avec terreur, Ethel. Ou avec joie ! Tu me fais peur. Rien ne se lit sur ton visage. Rien. C'est atroce. Violent. Tu ne sais quel sentiment éprouver. Il est bien étonnant ce lourd et

complet silence de février, en banlieue de New-York. Ethel se précipite dans la cabine.

Avant de refermer le coffre de la voiture, je tente de reconnaître le paysage, l'avenir. Cher avenir ! J'arrive, avec peine, sans aucune certitude, à soupçonner des masses gigantesques. En l'air, ces mastodontes forment d'étranges barrages d'obscurité dans une nuit laiteuse, éclairée par les phares d'autos, loin, plus haut dans ce paysage étonnant. Près de moi, des lampes-veilleuses diffusent des formes, des masses que je distingue fragiles. On y lit d'énormes sigles noirs : tours, tunnels, rampes d'évitement, signes inconnus. Dessins simplistes, sculpture anonyme, inachevée, temporaire.

Le sommeil d'Ethel

Je rentre. Et déjà Ethel, pauvre douce Ethel éreintée, est sous la douche; elle qui adore l'eau. Sa valise gît au milieu de la chambre, ouverte, dé faite. Le pyjama traîne, une partie sur le tapis, l'autre sur un fauteuil. Elle dit toujours, comme pour s'excuser : "Je n'arrive pas à m'endormir sans pyjama, c'est drôle ça, non ?".

Très drôle ! J'ouvre doucement la porte de verre dépoli. Je veux lui laver doucement le dos, et, ma beauté, ma surprise, oh ma fille. Elle dort ! Elle dort sous la pluie drue de la douche tendrement

appuyée au mur. Sa belle tête aux cheveux mouillés.

"Ethel, il faut que je te parle, pendant ton sommeil, pendant qu'il pleut sur nous, sur notre nudité. Nous sommes deux orphelins. Je n'ai rien. Je suis pauvre. Je ne suis pas ce chevalier blanc et baptisé. Je ne suis pas ce prince-aux-bois des contes pour petites filles. Ethel, pendant que tu dors et que j'écoute cette artificielle ondée en cette ridicule boîte de verre, au milieu de cette petite loge pour deux rats échappés, il faut que je te dise que, simplement, je t'aime. Que je t'aime et que la vie sera meilleure en sortant d'ici. Nous pourrions faire une vie plaisante. Loin, s'en aller au sud. Dans ces îles qui nous faisaient rêver. Te souviens-tu, nous courions les agences de voyages durant l'hiver en ce Montréal dur, humide, blanc et sévère ? Pour rire, pour entendre parler du soleil, du sable de ces plages exotiques ! Eh bien ! Ethel, tu verras, nous avons assez d'argent pour fuir loin. Loin de ce pays blanc et froid. Nous irons au bout du monde s'il le faut, mais nous le trouverons ce repos. Cette paix que nous quémardons depuis des siècles et des siècles, il me semble. Depuis des siècles ! Maintenant elle va venir. Elle va fondre sur nous. Je veux qu'elle vienne, fonde, s'abatte sur nous. Oui, c'est idiot. J'irai jusqu'à permettre qu'elle nous écrase et qu'on en meure.

Tout ce savon sur ton beau corps. Toutes ces caresses de savon. Tu ouvres les yeux. Avec un

naturel désarmant. Comme si tu n'avais pas dormi. Tu me souris. Désarçonnante. Je sens tes jambes flageolantes quand tu retournes vers la chambre, le lit que je défais d'un geste avant que tu y tombes. Morte. Je tombe à tes côtés. Tu me regardes d'un regard vide, absent, et pourtant tu trouves encore la force de me questionner :

— Paul ! En es-tu certain ? Aucun mort selon toi, aucun ?

— Mais tu es folle. Tu n'écoutais donc pas tantôt . . . La radio . . . Tu dormais ? Des dizaines de cadavres. Des monceaux de tués. Des montagnes de chair pulvérisée !

Ethel s'est soulevée. Elle met un long moment avant de se réveiller, de comprendre et puis elle retombe sur le lit. Nous avons roulé depuis douze heures. Elle dort et je veille. J'écoute le bruit du chauffe-eau, celui du radiateur à pétrole. J'écoute le très lointain grondement des voitures. J'écoute, surtout, le souffle régulier de mon amie. Je l'écoute dormir. Presque avec respect. Je l'aime encore davantage.

Se secouer

Oh oui, c'est un beau matin. On se lève. En silence. Nous savons où aller. Tantôt, nous y serons. Bonne chose d'avoir dormi. Bonne chose de s'être bien caressés. Une fois, au milieu de la nuit,

et tantôt, à l'aube. Bonne chose d'en avoir fini avec les étreintes. Maintenant, tout peut arriver. Tout. Nous sommes rassurés. Du fait de n'avoir pas été inquiétés par le proprio du motel. Tout va bien. Tout ira bien. On ne sait rien. On ne nous cherche pas. Nulle part. Nous n'avons rien fait. Là-haut, en ce froid Montréal, la bombe maudite n'a pas éclaté. Personne n'est mort. Ethel regarde-moi !

— Tantôt, nous entrerons dans New-York. C'est sûr. Ethel, regarde-moi. Il n'y a, dehors, personne, pas un chat. Personne pour nous coffrer, nous pincer. Nous ne sommes rien. Rien du tout. Rien. Ethel, mais c'est formidable. Nous ne sommes rien du tout. On ne nous cherche pas ! Mais c'est merveilleux Ethel ! Quel beau dimanche ! Nous ne valons rien. Ma tête n'est pas mise à prix. Regarde-moi . . . Ethel ! Tu fais semblant de dormir. Je te vois sourire au fond de l'oreiller. Je ne suis rien. Un 'tit cul ! Ethel ! Un 'tit cul ! Tu te souviens. Je t'avais raconté, quand on était jeunes, on se le criait, nous n'étions tous les uns pour les autres que des " 'tits culs " ! On se bourrait d'injures ! Eh bien ! tu vois, je suis resté ça : un 'tit cul ! Tit cul mouillé ! Je me le rappelle, 'tit cul, assis au milieu du trottoir, pour décoller les mâchées de gomme sur le macadam ! Des salauds de petits morveux !

Mon Dieu, que nous étions bien élevés, bien dressés, loin du coeur, loin des yeux ! Maman était

à ses lessives, à sa traînée de chiots ! Pauvre maman !

— Tu viens, Ethel, il faut te secouer. Dans dix minutes j'en suis sûr, on débouche sur New-York. On y reste un petit moment, histoire de se rincer l'oeil et hop, le coup de fil chez noiraud, Slide-mes-espoirs ! Les papiers truqués. L'avion ! Miami ! La plage ! Le soleil ! Une affiche de gogo ! Vite, Ethel, sous la douche !

Le matin

Cette séance. Il nous arrivait ainsi, en pleine nuit, très soudainement, non pas de nous éveiller entièrement mais de connaître une sorte de faim subite qu'il fallait absolument contenter. Nous étions, chaque fois, fort étonnés de voir avec quel accord secret et profond nos sens s'accordaient, notre envie coïncidait. Ces fois-là, nous nous prenions avec une certaine superbe. Nous avions une sorte de respect mutuel pour ce besoin sauvage qui sourdait comme du fond d'un insondable abîme, notre sommeil. Alors, les gestes habituels, la moindre caresse, prenaient valeur de symboles sacrés, de cérémonies rituelles, antiques et comme chargées d'une certaine noblesse. Nous étouffions nos cris, nos râles, jusqu'à nos moindres soupirs. Nous avions besoin d'un silence tacite, et alors, le tout se déroulait dans une obscurité totale et dans

un silence vénérable. Et c'était bon, chaque fois, bon à en crever, à en mourir de satisfaction, de joie complète.

En sortant de la douche, Ethel vient s'étendre sur le lit. Cette odeur d'eau ! Elle ne s'est pas séchée vraiment. Cette odeur de mouillé m'excite, et malgré la hâte de voir New-York, malgré le beau soleil derrière les fenêtres, l'invitation transmise par les bruits dehors d'une vie réveillée, d'un jour nouveau qui s'offre, je me surprends à recommencer l'amusant manège. Elle se refuse mollement, proteste faiblement. Encore une fois, soudain, se met à remuer, à râler gentiment, à ouvrir les jambes et à s'accrocher à mon corps pour cette fatidique chevauchée, ces secousses, ces courses effrénées, ce galop, ce trot, ces arrêts. Ses yeux qui me fixent, qui me sourient, qui m'appellent, qui me caressent, qui me supplient de continuer et qui, alors, se referment pour je ne sais jamais quel songe fabuleux, quel rêve inaccessible, quel mirage de conte de fée, quelle plage souhaitée.

Une carte du tendre

Et puis, il fallait bien se reprendre. Car enfin, là-bas, à Montréal, c'était une fichue bataille. Il fallait se cacher partout. Chez Ethel, il y avait toujours un monde fou qui surgissait à toute heure du jour. Quant à moi, je n'étais, diable, pas mieux

organisé. La famille occupait toute la maison, et à trois ou quatre par chambre ! Si bien qu'il n'y avait plus un coin de toute la région métropolitaine qui n'avait pas connu ces deux gentilles et ténébreuses silhouettes qui voulaient, de toute leur petite âme, s'accoupler !

Ethel et moi, souvent, nous faisons la revue de tous ces endroits — et il y en avait de cocasses — où nous avons pu nous échanger, nous bercer, nous épancher, nous prendre, nous voler, nous piétiner. Nos ébats, nos pauvres ruades, nos longues manoeuvres, nos ébats connurent toutes les conditions. Par temps sec, par temps d'orage. A pied, à la nage, en chaloupe, dans l'auto ! Arbres, bosquets, vallons, petits bassins, creux d'une crique, crête d'une montagne, sommet d'un rocher, coin de rue placardé de panneaux publicitaires, couloirs de l'édifice à bureaux après la fermeture, revenant d'être allé porter le bon petit lunch à mon père concierge-veilleur de nuit à l'usine du fond de l'est.

Nous avons voulu faire le dessin, le tracé des endroits. La carte du tendre, effrontée, la carte de l'intrépide Ethel qui acceptait toujours l'oeil inquiet, un peu tremblante, parfois tremblant de tout l'être, finalement toujours acquiesçante. La divine. Combien de fois ? Mon père, mon père, comment s'en souvenir. Se rappeler tous ces policiers qui nous découvriraient parfois, une fois sur vingt, et toujours trop tard ! Parfois trop tôt !

Aucun instinct, ces pauvres chiens ! Cette carte nous faisait enrager. On ne pouvait se souvenir de tous ces endroits, ou bien, nous n'étions pas d'accord sur le site, sur les conditions atmosphériques, les positions, la durée, la fin.

C'était comique de nous entendre.

— Je te jure que c'était sous le radar géant, il y avait une vieille table de pique-nique !

— Non ! Ce n'est pas la fois du radar. C'était la fois de cette cabane à outils et les hommes qui arrivèrent, et nous surprirent en flagrant délit d'amour et qui voulurent nous forcer à continuer. Tu étais écoeurée et tu étais entrée dans une sainte colère ! Bon dieu ! Je m'en souviens maintenant. Tu avais raison. C'était bien dans cette cabane au bord d'un chemin dans les Laurentides. Les gars de la voirie nous regardaient travailler par les carreaux salis de la lucarne depuis un bon moment. Eh oui, si je m'en souviens. Et de ta belle colère, de ta jolie colère. Tu étais nue et tu lançais tous les outils par la porte. Ce qu'ils ont pu rigoler. Une lionne, un fauve. Tigresse, juive adorable !

Ethel debout

C'est assez. Ce dimanche matin n'attendra pas plus longtemps. Nous nous relevons, et je te regarde ajuster tes bas de soie et ta gaine. Difficile à démêler, difficile à analyser ce sentiment trouble qui s'empare de moi quand tu mets ton linge, et

qui me séduit, m'immobilise en sage et prudent spectateur. Il y a aussi, peut-être, le fait que jamais tu n'as voulu que je t'aide. Si j'essaye, tu pousses des cris et tu me repousses violemment. Cela m'inquiète, me fascine et fait que tes gestes studieux et soignés pour te vêtir ont pris une importance sans doute démesurée à mes yeux.

Je songe soudain. Si tous tes frères, tes trois frères, beaux, grands et frisés, si mes soeurs, toutes mes soeurs, les quatre, si tout ce monde nous voyait remonter les valises à bord. Si nos familles savaient la vérité ! Et je pense à la tête de ma mère. Son grand garçon. Si bête mais si sage. Si tranquille et si niais. Juste bon pour rêver et écrire !

Clair Manhattan

On a de la chance. Oui. Tout va bien. Je filais au "pif", tournage à gauche, virage à droite. Et hop, on tombe pile sur le tunnel de monsieur "Lincoln-Toll !" Je paye d'un geste. On file ! Comme dans une baignoire. Carreaux luisants aux murs. Les autos filent. Images vites du cinéma muet. Je garde, avec prudence, une droite extrême. Je longe les murs de ce corridor sous l'Hudson. On ne sait jamais. Tous les autres autour de nous, pourtant, semblent savoir où ils vont. Fâcheuse impression toujours, qui ne nous quittera plus !

Dans le ciel, trois avions viennent de passer. Il est 9 heures. Déjà. On a beaucoup flâné dans cette cabine, étendus au bord du lit. Il y avait ces douze heures de route, huit de nuit, de noirceur, de neige, de pluie, de rafales, de vents, de bourrasques.

Trois autres jets sifflent. C'est le soleil. En sortant du tunnel, c'est la pleine ville ! Les affiches se multiplient. On lit ce qu'on peut. On a l'impression qu'on est poussé par derrière. Pour le moindre faux mouvement, hésitation, ralentissement, grêle de coups de sonnettes. Les trompettes de l'impatience.

Et s'élèvent les jolis cactus, polis, sans épines. Tout autour de nous, dressés, édifices raides. Grandes chandelles de béton. Cierges qui s'allumeront ce soir en un durable feu d'artifice.

Petit miracle. Au hasard, en naviguant, on tombe pile 47^{ième} rue, on aboutit au milieu de la ville. La rue Broadway est là, à côté. La ville est sage et tranquille. Le vent soulève quelques papiers. Des auvents de toile s'agitent. Aux portes des magasins, de sinistres grilles nous répètent que c'est dimanche. Ethel sort de l'auto, la caméra parée. Etrange silence sur la ville. Etranges couleurs. Le soleil joue à cache-cache entre ces chandelles de béton. Un air de dimanche semblable à celui de la rue St-Jacques, sous le nombril de Mont-

réal, les dimanches matin. Je sers la main de ma grande biche armée de sa caméra. Elle marche plus vite que moi. Ne pense, déjà et toujours, qu'à manger. Il faudra bien en reparler de ce magnifique appétit. En hiver, tout l'hiver — et il dure treize mois par année chez nous dirait-on — Ethel a faim, et elle a froid. Elle frissonne et elle a faim. Je crois qu'elle accepterait d'hiberner scientifiquement d'octobre à mai, au pays.

Pour des nouvelles de Slide

En cherchant un restaurant où prendre au moins un tout petit déjeuner, nous ne finissons plus d'examiner les couleurs des édifices. Chaque ville a donc ses couleurs particulières. Je me souviendrai longtemps des gris, des beiges et des chamois des rues de Paris. Des gris tendres, comme du duvet, la peau d'un petit animal fourré, le soir. On aurait eu envie de caresser les murs. Et ces verts, ces rouilles à Londres. Le petit marin d'été, l'étudiant-matelot que j'étais, déjà notait les teintes des villes. Juste le temps de retenir les couleurs, en courant d'une escale à l'autre sur ce misérable vieux cabot de transport de pétrole. Ici les noirs abondent, des édifices comme d'un bleu marine, d'autres violets ou d'un brun fauve, sombre et sale. Le soleil ramène quelques uns de ces hauts jeux de blocs, du brun café au brun roux, au beige, au caramel. Et, ici et là, un

tout blanc. Peu à peu, on verra les bruits venir s'installer parmi nous. Avec nous. Les autos s'installent chaque côté des trottoirs. Les gens qui traversent la rue. Un bar-restaurant nous fait signe de son enseigne au néon clignotant encore d'une veillée de samedi soir juste — à peine finie. Ethel ma sous-alimentée s'y précipite.

Odeur de frites. Lumière tamisée. Rôties et confiture, oeufs et café. Je monte à l'étage, Ethel dévore ses rôties, et je feuillette, je potache dans la série d'épais bottins téléphoniques. Je cherche dans les pages du Bronx, et puis, je me ravise et je fouille celles de Brooklyn. R-RA-RAMP-RAMPTON. Oh la la, à la douzaine ! Slide ! Il y en a trois. J'appelle le premier. Il aura reçu des nouvelles ! Je saurai tout. Je pourrai rassurer Ethel. Je vois les autos filer par les fenêtres du restaurant. Ça sonne beaucoup. Les taxis de couleurs vives me frappent. Bon touriste. Leur grand nombre. Ça sonne énormément. Slide n'est pas là ? Une voix grêle se fait entendre.

— Are you Paul from Québec ?

— Yes !

Et la voix explique qu'il ne faut plus rappeler. Que la ligne est peut-être surveillée. Qu'on est venu chercher Slide. Qu'on l'a questionné durant une longue heure. Sur Québec, sur ses études à McGill. Sur ses amis canadiens-français ! On l'a relâché, et il m'attendra dans un musée. La drôle d'idée ! La bonne idée ! Ethel adore la peinture.

Musée Guggenheim ! J'y serai. 5ième avenue. Au bout de Manhattan. Au sud de Central Park. Parfait, nous y serons. Slide aura un large carton blanc dans le ruban de son chapeau de feutre noir. Parfait ! petite voix grêle. Je demande.

— Are you his mother ?

On a raccroché. Et je descends. Ça va mal. Ça a mal été. Il y a eu des morts. Pauvre Ethel ! Pour que si vite on soit venu inquiéter ce pauvre Slide ! Il y a eu plusieurs morts. Encore essayer de mentir :

— Ethel ! . . .

— Alors, ce téléphone ? Ce Slide ?

— Ethel ! . . .

— Mais Paul, tu as rejoint ce Slide ?

— Oh, Ethel, tu ne m'écoutes pas.

— C'est toi qui ne veux pas me répondre.

As-tu réussi à lui parler ?

— Non ! mais à sa mère, je crois.

Ethel me regarde songer ! Elle me parle de sa vieille tante Gertrude, me dit qu'il faudrait lui téléphoner, qu'elle nous hébergera peut-être. Et puis :

— Paul, qu'y a-t-il ? Tu as eu des nouvelles de là-haut. Des morts ?

— Ça va pas recommencer ! Ethel. Je te dis. Il faut que je rappelle. Il n'y avait que sa pauvre mère !

Cette odeur de cornichons m'assomme. Une sorte de "relish" baigne sur chaque table, offerte dans de larges soucoupes. Une confiture de piments hachés, d'une senteur omniprésente.

Ethel m'adresse un pauvre sourire. Elle repousse son assiette vide. Elle n'a plus faim. Elle n'a plus froid. Elle est heureuse.

— La vieille noix m'a prévenu. On ne peut pas voir Slide avant deux heures. Il est dix heures. On a le temps d'y aller !

— Où ?

— D'y monter !

— Où ?

— Tu sais bien. Ton souhait !

— Oh, dans le grand cierge ?

— Oui, Viens !

Nous traversons la rue. C'est encore tranquille, sauf pour ces drôles de voitures-taxis qui semblent courir après le bout de la ville avec leurs teintes criardes. Nous achetons les billets. Nous nous apprêtons à monter. Comme tout le monde. Comme ma tante Rose-Alma-qui-allait-à-New-York chaque-année. En bons touristes. Ethel et moi, avec des allures de petits-mariés-en-voyage-de-no-ces, nous nous hissons.

Et c'est ce doux trajet entre quatre murs. Un trajet très vertical. J'aime ce voyage sous pression.

La portière s'ouvre. Et dans le flot des gens, nous serrons la main, nous nous perdons.

Je songe à Rampton qui doit jouer de prudence. Je songe aux morts. Je devine un chiffre. Je murmure au hasard : 2 - 4 - non ! 8 - mets-en 21 - c'est trop, 12 - Ethel me regarde, surprise. Nous débouchons sur le petit balcon. Ethel presse mon bras. Nous regardons autour, du côté du soleil, aux quatre horizons. Et puis, nous baissions la tête. J'ai envie de crier : "Slide, Slide, où es-tu ?" pour rire. Et je l'imagine qui agite un grand drapeau blanc, là, sur le toit de cet édifice, plus bas. Et Ethel qui me soufflerait : "Demande-lui s'il a reçu des nouvelles du Mouvement ?" "s'il y a des morts ?" Je regarde Ethel qui regarde New York de si haut. Je la serre contre moi, je l'embrasse, au milieu de sa jolie bouche. Elle me regarde, amusée. Et j'éprouve, de nouveau, ce grand soulagement. Je ne sais rien du tout. Il faut se le répéter. Je n'irai pas à ce musée sur la 5^{ème} avenue. Je ne veux rien savoir. Je ne rencontrerai jamais Slide. Je ne saurai pas. C'est fini. Cette histoire de haine, de rage, de fierté, de vengeance. Toute cette histoire. Ces mots qui claquaient aux assemblées. C'est fini. Je ne veux plus rien savoir. Notre patrie sera l'égoïsme. Etre lâche. Un petit bonheur. Partir pour le sud. Aller vers l'océan. Vers le soleil. Une plage. Nous vivrons collés l'un sur l'autre. Nous serons heureux jusqu'à la fin du monde, comme dans les chansons !

Ethel parle. Elle parlait pendant que je rêvais tout seul :

— Paul. Oui, je me jetterais en bas de cet édifice si je savais que tu as tué une seule personne avec cette maudite bombe ! Une seule ! Je viendrais me jeter en bas de cet édifice.

— Eh bien ! fais-le, fais-le donc. Il faut le faire, car je suis certain, tu entends, je suis certain que nous avons tué des gens !

Elle me regarde un long moment et puis elle vient se blottir contre moi et m'embrasse à son tour au beau milieu de la bouche.

Carte postale pour mon pays

Il y a des pigeons. Ils se perchent sur l'armature de l'affiche lumineuse géante. Par ma fenêtre, je regarde cette drôle de lutte. Quelques cheminées lâchent des fumées grises, bleuâtres. Le pauvre paysage derrière la vitre est déformé. Dans ma tête parfois tout est déformé.

Ainsi, pendant que nous roulons le long de Central Park et que les avenues nous montrent leurs grands blocs appartements comme des splendides et gros gâteaux de noces, je songe à mon pays. Mon pays livré comme charogne, il y a plus de cent ans, à une bande de loyalistes à grandes dents. Mon pays bourré de soutanes multicolores, de petits épiciers, de maigres scieurs de bois, quel-

ques géants isolés, exceptions qui entretiennent nos légendes, qu'un grand gaillard à l'air d'un castor chante à tue-tête à la face de nos collégiens boutonneux, de nos fonctionnaires cacochymes, de nos commis des coins de rue — il y a, au parlement, une bande de grosses morues, tous le nez au fond de gros fromages à taxes, taxes des "p'tits culs" épiciers et fonctionnaires, une armée de rongeurs, qui se font bénir tous les dimanches, qui paradedent en déclamant des âneries qui font des promesses. Ils se font élire sans peine en trompant le peuple, en débauchant les cervelles de nos épiciers-fonctionnaires. En coulisses de ce théâtre de vermine, les soutanes et les loyalistes applaudissent. Une bande de jeunes gens lorgnent déjà du côté de cette pourriture.

C'était ainsi avant nos pétards, nos pauvres feux d'artifice. Ce sera ainsi longtemps.

Dimanche monte

Ethel referme la radio. Ici, c'est encore pire que là-haut. Nous trouvons enfin, après avoir tourné autour de Central Park, un petit trou pour s'y fourrer. Entre deux grands capots, un trou pour un petit bazou. Nous avons fait le tour du parc deux ou trois fois. Autour et au milieu, cela nous fait du bien. De voir des arbres. Tout est fauve. Et comme rayé. Dimanche monte.

Nous entendons, malgré le trafic des taxis et des vieux autobus de New York, le chant de quelques oiseaux. Ethel et moi voudrions bien marcher des heures dans ce long parc du centre de New York. Mais il nous faut être prudent. Pensons à Slide. Aux questions qu'on a posées à l'ami Slide.

— Oh, mon Ethel, un jour nous reviendrons à New-York. Nous nous promènerons dans les allées de ce parc. Nous irons patiner sur l'étang que tu vois en bas de cette route. Nous grimperons dans cet arbre. Nous sauterons de banc en banc. Nous écouterons le chant des oiseaux. Ce sera l'été, oh oui, ce doit être frais, formidable, d'être dans ce Central Park au milieu de l'été le soir. On doit entendre les sons de la ville tout autour, voir les lumières en carreaux de tous les cierges de béton et de verre. Nous y viendrons Ethel. Assis, les yeux dans les yeux. Et ton sourire, Ethel.

Un musée pour le chapeau de Slide

Le voici ce musée en boule. Cette boule qui dépasse. Ce plan incliné tant vanté. Déjà, sur le trottoir, nous guettons le chapeau. Tous les rubans sont vides. Ça sent l'humidité qui se débat. Le soleil de février est un indirect, un inquiet,

un troublé. Il ne sait pas chauffer encore, ne sait qu'éclairer.

Entrons. Allons vers Slide, et puis, avec lui, nous irons vers l'aéroport et Miami, le vrai soleil, le gros, le brillant, la grande sucette que nous aimons tant, nous, pauvres gens du nord, les congelés !

Beaucoup de gens. Gens à lunettes. Grosses dames. Jeunes gens, barbus souvent. Ascenseur, à gauche en entrant. Et hop ! En haut ! Redescendre lentement du bout des pieds. Avoir l'air d'examiner les images accrochées. C'est plein. On se bouscule. Par je ne sais quel incroyable hasard, au moment où l'on parle d'aller sur la lune, de braves gens, l'air sain pourtant, déambulent religieusement devant ces petits dessins, ces graffiti d'un autre âge. Il y a quelques nègres. Qui est Slide ? Grand, petit, moyen ? C'est en trois points. Premier mouvement chercher le noir. Deux : chapeau ? Si oui, le ruban et le carton. Nous sommes rendus au bout de la pente, tout en bas. Pas de nègre à chapeau, à carton blanc ! Aucun ! Pourtant, il est bien passé deux heures ! Il ne viendra pas !

Soudain, c'est bizarre. Je ne tiens plus à retrouver Slide. Ethel examine sagement chaque ouvrage accroché. Et cela m'est une image de sérénité. Je me vois libre, sans toute cette histoire

fatale là-haut. Cette haine. Comment devient-on si dur, si bête ? Je revois tous les gars de mon école. Des noms pleuvent dans ma tête. Ma mémoire, comme un large écran, est assaillie : des visages de gamins turbulents, par dizaines. Des ronds, des carrés. De bons visages d'enfants inconscients, de garçons de bonne volonté. Oh, que nous étions bien disposés envers l'avenir. Quelle confiance nous avions. J'y suis. J'écoute ces cris, ces rires, ces jeux, billes et ballons, courses et paris, échanges de cartes multicolores, historiettes suaves et futiles.

Mon Dieu ! Mon Dieu ! Oh Dieu ! J'écoute maintenant ces tristes murmures, ces mélopées et je me retourne pour découvrir la même cour d'école du quartier de mon enfance, pleine de sinistres visages, sur de sombres costumes. Ces hommes, ces vieillards, jeunes et vieux sont nos amis, ces gamins qui riaient et couraient sur le gravier de la cour !

Pourquoi ceci ? Pourquoi cette horrible métamorphose ?

Mes soeurs, il est vrai, jadis, étaient d'insouciantes petites filles. Elles avaient bon appétit, de jolis uniformes d'écolières et les cheveux proprement coupés court. Ethel ! Ethel ! Pourquoi ne pas essayer. Redevenir des innocents. Nous avions, en commun, ce goût : être heureux. Nous avons ri si souvent ensemble.

Au diable ce Slide, ces faux papiers, cette rencontre. Voici ce que nous allons faire. Nous allons nous donner la main. Nous serons, désormais, deux bons petits enfants sages du même âge et nous allons déambuler dans l'Amérique. Nous irons partout, nous visiterons. Le sud et l'ouest. Nous irons jouer dans l'eau de l'Atlantique, nous irons courir sur les plages du Pacifique ! Pourquoi pas ? Pourquoi pas nous deux ? Si on vient nous parler du nord, de cette bombe, de cette affreuse et horrible dynamite, nous éclaterons d'un grand rire et nous rentrerons dans l'eau de la mer, nous nous enfoncerons dans le sable jusqu'au fond de la terre. Au milieu.

La douceur d'un été durable

— Tu sais, tant pis. Oui, tant pis. Slide n'est pas venu. Il ne viendra pas. Tant pis pour lui. Pour nous ? Peut-être ? Bon, nous sommes seuls. Nous réussissons. Nous irons à Miami. Nous irons sans ces faux papiers. Après tout, il n'est pas certain que nous devons changer nos identités !

Tu sais, Ethel, c'est fou mais j'ai confiance en nous. Oui, ce n'est peut-être pas le moment, mais c'est ainsi. Il est sept heures au milieu, au coeur de Manhattan. Nous avons mangé. Bien mangé dans ce petit restaurant au décor bleu et blanc, rempli de jeunes et jolis pédérastes qui flirtent à qui mieux mieux. Ce n'est pas le moment

peut-être, mais il faut que je te le dise. Car je suis content de le savoir, oui, de savoir que je t'aime.

Que je t'aime, Ethel. Que je t'aime. Que je trouve le ciel beau, la ville belle, les bruits de la rue chaleureux. Toute cette animation m'est sympathique. C'est peut-être idiot, mais c'est ainsi. Je n'ai plus peur de rien. J'ai confiance en nous. Nous n'avons pas besoin de Slide, ni de personne. Nous y arriverons seuls. Sans aide. Tu verras.

Oui, oh oui, que je t'aime, Ethel ! C'est fou. J'ai envie de te soigner. Je cherche des yeux un endroit où aller prendre soin de toi. Un gîte. Je suis las, que je suis las de nous voir ainsi nous déplacer sans cesse. Ethel, je voudrais bien te trouver un nid, un coin. Je serais d'une telle douceur ! Je te planterais des arbres, des lilas ou des pruniers. Chère Ethel, je te planterais la lune et le soleil. Je suis, tu le vois bien, envahi par une féconde joie. Je ne sais trop ce qui me prend. Il y a, sans doute, que je sais, que je sens, que c'est notre dernière chance, notre dernière chance, notre dernier voyage, notre dernière étape. Si jamais nous apprenons qu'il ne s'est rien produit d'irréversible, nous remonterons. Nous retournerons là-haut, au pays. Notre joie fera fondre les glaces, les innombrables neiges de nos hivers. Nous ferons pousser un long printemps à n'en plus finir de chants d'oiseaux, un été durable, continu, chargé de fleurs odorantes, rempli de grands jours ensoleillés.

Suivez-nous bien

C'est tout simple, et c'est bien. Tu me regardes, étonnée. Il y a tout simplement que je t'aime ! Quelle force cela me donne ! Quelle énergie ! J'irais danser sur les enseignes qui nous épatent sur Times Square. Je parlerais chinois ou allemand ! Je saurais, subitement. Je sais, je sais qu'il nous suit. Je sais et je m'en fiche. Ils sont deux parfois, et parfois un seul. Et cela dure depuis le restaurant grec de la 44ième rue. Je m'en fiche. Qu'il suive !

— Ethel ! Regarde tout de même. Le type du restaurant avec les grandes lunettes aux verres fumés, il est là ?

— Oui, toujours. Il est seul de nouveau.

— Bon, alors, il sera étonné que je t'embrasse encore. Il sera bien fatigué surtout. Nous errons, nous tournons sur place. Nous suivons notre propre piste. Les marquises des cinémas de la 42ième rue éblouissent ton sombre visage. Ethel tu es fatiguée. Nous nous moquons de la fumée du géant publicitaire au-dessus des hôtels, des pauvres petites musiques émanant des comptoirs de disques, des petits airs pénibles pour la caste des pauvres, nous nous moquons des messages commerciaux vantés en lumino-dynamisme rouge, vert, bleu et jaune, nous nous moquons des titres d'un cinéma à pièges infantiles et comiques : seins, fesses,

rondes cuisses et couchettes, alcôves à répétitions, le machinisme de l'érotisme puéril, l'industrialisation des concupiscences pour peuple inhibé et enfantin. Le défilé est merveilleux. Instinctif. Nous rigolons. Nous sommes heureux. Nous le serons partout. Nous le serons malgré tout. Rien, plus rien ne peut nous déranger. Rien n'agace vraiment les amoureux. Ils sont soudain d'une tolérance insoupçonnable.

C'est qu'il fait clair jour dans nos coeurs. C'est qu'il fait une joie tenace au fond de nos âmes. Ethel, tu te rends compte ? Tu es bien consciente de cela ? Plus rien ne peut nous atteindre, entamer notre plaisir d'être ensemble. La géographie est dissoute. Les endroits de la terre ne sont d'aucune importance. C'est pure merveille. Nous serons heureux même au fond d'une grotte ou d'une mine abandonnée, au haut d'un volcan enflammé.

— Je crois que je t'achèterai un chien, un petit chien.

— Tu es fou !

— Pour aller avec le jardin.

— Quel jardin.

— Celui que tu mérites tant.

— Tais-toi.

— Celui que tu mérites tant. Ethel, celui que je ferai préparer. J'engagerai de savants architectes. On y posera des fontaines sonores et lumineuses. Je te vois . . .

— Je m'y promènerai, mon âme sur les bras, en guise d'écharpe.

— Ethel, tu as envie de rêver, non ?

— Oui. J'ai bien envie de rêver.

— Viens. Il nous suit toujours.

Adieu, Miami!

Nous retrouvons le bazou dans la 47^{ième} rue. Sage. Et nous filons. Nous courons après toutes ces affiches à petites flèches : "Kennedy Airport". Qu'est-il arrivé ? Le grand sec aux verres noirs, nous l'avons perdu dans une misérable galerie de tir. Nous prenons des photos. 4 pour 25 sous. Oh ! la bonne idée que tu as eue de venir coller ton museau sur le mien.

De nouveau vers l'aéroport à travers l'éventail des routes qui s'emmêlent à chaque croisement d'artères avec une prodigieuse générosité.

Et bientôt, émergent de la morne banlieue les gâteaux à petites lueurs brillantes que forment les édifices des compagnies aériennes. Nous installons la "limousine" dans le vaste parc de stationnement. Et nous allons fureter à l'intérieur.

Il y a foule. On dirait une sorte d'exode. Les gens sont tristes. C'est incompréhensible. Je m'informe au guichet. Ethel fait la queue au comptoir. C'est peine perdue. Aucun siège libre. Nous nous regardons, défaits, misérables, harassés, rapetissés,

vaincus. Je lis sur le visage de ma tendre Ethel, de ma courageuse Ethel, une épouvantable fatigue. Nous lâchons.

Dehors, dans un vacarme excitant, nous regardons les départs successifs des gros oiseaux métalliques. Chaque minute, un avion décolle dans un beau fracas. Le sol est de nuit, semé d'étoiles bleues et blanches. C'est le ciel à l'envers. Sous le long balcon où nous nous trouvons, nous admirons, béats, le prodigieux spectacle des hommes manoeuvrant des jeeps, des camions-citernes, faisant des signaux.

Incroyable ballet ! Nous partons sans espoir. Nous n'irons pas à Miami. Pas ce soir, ni cette nuit. On a nos noms, on pourra téléphoner dès demain. Nous sommes sur la liste. Il nous reste à aller dormir. Trouver encore, encore, un autre gîte, pour une autre nuit. Ethel sommeille dans la voiture. Je regarde, devant moi, filer le ciment des autoroutes des "thruways". Le temps stoppe.

Escorteur gratuit

Encore la même histoire. Comme dans tous les romans policiers, comme dans les films d'espionnage, comme dans les séries télévisées. La même histoire facile à vérifier. D'abord, une impression. Peut-être, en fait, un pressentiment. La fatigue.

L'imagination. On ralentit. Le suiveur en fait autant. Je répète le manège deux ou trois fois et me voilà fixé.

Je te promets une belle randonnée, mon bel escorte. Au lieu de piquer vers Queen's Bridge et le centre de Manhattan, nous partons en croisière. On fait de grands tours inutiles et mon zouave, mon ange gardien, fait preuve d'une rare patience. Serais-je vraiment suivi ? J'arrête près de l'océan. Au bord d'une route qui longe d'invisibles plages. Je ne crois qu'aux affiches. Mais mon suiveur s'arrête lui aussi loin, très loin, trop loin pour que je le cogne. Je fais le grand malade. Je me tords, me couche sur le capot. Comédie inutile ! Il ne vient pas, n'ose pas s'approcher. Ethel se réveille, me regarde, étonnée. Je fais le pitre, j'en mets et en remets. Elle sourit péniblement. Elle se meurt. Elle veut dormir. On rentre. Tant pis pour le suiveur. Nous remontons vers Manhattan. Le pont Brooklyn, Greenwich Village, je m'ajuste sur Park Avenue et hop, en ligne, je file vers Times Square. Oui Ethel, nous nous cacherons au milieu des gens. Si on veut nous arrêter, on sortira dans la rue, on gueulera, on fera des sermons, un discours. Je trouverai un air pathétique. Il y a une façon; nous avons un petit prédicateur fort en démagogie au Mouvement. Il m'a enseigné certains trucs. Un beau métier ! Faire pleurer le peuple. Un métier passionnant.

Viens Ethel, nous allons nous coucher, nous allons dormir, comme deux mourants, tiens, là-bas, ici, dans ce luxueux "Motor Inn".

Et rêver

Avant l'aube. La chambre que nous venons de louer sera cernée. Ce sera plein. Plein le corridor. De grands et gros policiers, tu sais, avec de longues dents bardées de fer. Après tout. Nous méritons bien ce sort. Je suis un sale petit terroriste. Un fanatique. Un desperado. Un robot.

J'aime la voir prendre possession d'un espace. Ce pyjama par terre, comme au motel. La brosse à dents. Sa jupe de laine noire sur un des deux fauteuils de cuir beige. Son sac sur la table de faux marbre, son gilet de toile ambre au pied de l'un des deux lits aux couvertures d'un bleu très sombre. J'écoute le bruit de la douche, je me verse un grand verre de cognac. Bien fait de charrier cette fiole Rémy-Martin. Bonne idée Ethel. Elle les a toutes les bonnes idées.

Finie la fuite. Donc, c'est terminé. A l'aube, c'est l'assaut ou bien on ne trouvera personne. Plus jamais personne. Ce sera la paix. Et nous resterons comme ça, à New-York, cinq ans, dix ans ! Nous irons au cinéma, au théâtre, nous irons voir d'énormes expositions; Ethel aime bien la peinture. Elle s'y connaît. Elle manie un merveilleux jargon pour en parler. Il faut l'entendre.

Après ces premiers temps, il faudra sortir d'ici. Sortir d'Amérique, comme il se doit. Alors, ce sera un pèlerinage. Peut-être du côté de l'Europe. Non, c'est si vieux. Je n'aime pas les ruines, ça me rend méchant, agressif. Les cimetières me dépriment profondément ! Nous irons au Japon. Non. Nous ferons des croisières sur de beaux bateaux de louage. Avec de gros touristes ennuyeux et bavards, assommants et comiques. Non ! Nous irons nous cacher sur une île des Caraïbes, un coin des Antilles françaises, non, à Tahiti, non, en Guyane britannique, non, aux Gallapagos. Alors, où aller ? Au Brésil ? au Pérou, à Cuba, ah, où aller se réfugier ? Partout c'est habité. Partout il y a des gens, plein de gens qui rouspètent, qui veulent être heureux.

Ce jeu

Ethel sort de la douche encore. Je l'ai dit. Elle dégouline. Elle ne se sèche jamais. Et ça recommence. Je ne peux jamais faire autrement. L'odeur de l'eau ! J'ai les doigts qui me piquent. Et je la ramasse au passage, elle qui voulait ranger, se piquer une cigarette et ouvrir la télévision — tout ça en même temps — je la colle. Je la presse. Elle proteste, comme toujours. Ses seins se balancent, scandent ses protestations. Je suis nu à mon tour. Je tombe à la renverse. Pour jouer. Sur un des lits bleu ciel. Les yeux fermés, je compte

jusqu'à dix, à l'envers. A zéro, c'est parti. Une petite fusée pour une petite lune. Une traversée sans nuages. Notre fatigue s'est envolée par magie, par miracle. Des lumières clignotantes guettent aux fenêtres. Je tire les rideaux. En bas, j'ai pu observer un géant noir qui arpente le trottoir d'en face. C'est fou. Toujours s'imaginer que l'on est épié. C'est fou. Serait-ce Slide, oui, Rampton ? Notre cher sauveur. Notre falsificateur. L'ombre a un large chapeau et je peux imaginer le carton blanc fixé au ruban. Idiot. Ethel vient me rejoindre. Elle regarde en ouvrant les tentures avec ses mains, prudente. Elle a ses jolies fesses quand elle est ainsi, prudente, sur le bout des pieds. Et je la caresse encore. Et nous retombons pour un autre tour d'orbite.

Tout traîne. Bouteille, lingerie, valises ouvertes, accessoires de toilette. J'aime ce désordre. Ethel est allée chercher à manger, au restaurant du rez-de-chaussée. Ethel y tenait. Nous mangerons. J'ai ri d'elle. Elle y tenait ! Toujours faim. Et elle revient, essoufflée, les yeux grands :

— Le type de la galerie de tir. Il est en bas, là. En me voyant. Il s'est retourné. Il est assis près de l'entrée sur un des petits fauteuils du hall ! Il a une pile de journaux sur les genoux. Je l'ai reconnu. Oh, Paul. Il faut en finir. Allons le trouver tous les deux, ou bien sauvons-nous !

— Ecoute, petite fille. J'ai réfléchi. Je crois que nous ne sommes pas suivis, mais protégés. Oui, je ne suis pas certain mais tu sais, cette mince tête, ces lèvres étroites, ces petits yeux invisibles, je crois que j'ai déjà vu ça quelque part. Oui, je n'en suis pas sûr, mais il se pourrait bien que nous soyons suivis par un membre du Mouvement.

Charbonneau

Je tente de l'endormir. Elle balbutie, ferme les yeux, les rouvre. Nous avons dévoré les sandwiches comme des pauvres sortant du désert. Nous avons changé de lit au moins dix fois. Puis, nous nous sommes décidés. Enfin, Ethel a sombré. Enfin ! Je dois me lever, c'est les ordres. Je dois descendre. Il m'attend. C'est les ordres. Je n'en ai pas le courage. Plus de forces. Je voudrais dormir. J'enlève son bras d'autour de ma taille. Qu'il s'en aille. Il perd son temps. Je ne marche pas. Je veux la paix. Je veux la joie. Je veux garder Ethel et m'en aller, loin, en Chine, à Jérusalem, à Paris. N'importe quelle ruine.

On gratte à la porte. Je reconnais le signe. C'est lui. C'est bien lui. Il est du Mouvement. Il faut que j'ouvre. Je me traîne. J'ai sommeil. Mes paupières tombent. Il entre. Nous allons en lieu sûr. Je l'ai tiré vers la salle de bain. Il se laisse faire.

Je referme délicatement la porte. Ethel n'a pas bronché.

C'est lui, Charbonneau, mince, maigre, souple, sec.

L'inutile conversation

— L'autre en bas... qui est-ce ?

— Il vient du fond de la côte nord. Il fallait l'éloigner. On me l'a expédié ici, à New York. Il a trempé dans le coup du chemin de fer de décembre. Tu sais, la veille de Noël ?

— Et toi, Charbonneau, tes cours à l'Université, ça va ?

— Oui, je ne me plains pas. Un amerloque apprend plus vite à parler français que tous les orangistes de l'Ontario réunis. Tu vois, je crois que cette race de loyalistes puritains a la haine du français dans le sang.

— Et alors, que se passe-t-il ?

Charbonneau veut allumer. J'ai trop mal aux yeux. Je lui retiens le bras. Il prend une cigarette.

— Ecoute, Paul, ça va pas. Les gars sont déçus. Tu es encore avec elle à ce qu'il paraît.

— Oui, je suis encore avec elle.

— Ça va pas du tout. Paul, tu avais promis.

— J'ai essayé. C'est impossible.

— Il n'y a vraiment rien à faire ?

Je connais toute l'histoire. Ça va reprendre. Misérable histoire. Ça va recommencer. Je suis dégoûté.

— Ecoute bien. Tu t'en vas, mon Paul. J'ai ce qu'il faut. Moi, je reste ici avec ta poupée juive, et demain matin, je lui raconte une histoire : que tu t'es fait pincer, qu'on est venu te chercher. J'inventerai une histoire horrible. Je lui ferai suffisamment peur pour qu'elle n'ait plus envie de revenir, de te chercher. Elle retournera dans sa bonne petite rue St-Laurent.

Choisir d'être éliminé

Je suis dégoûté. Encore une fois, ça recommence. Pour oublier Ethel, j'ai tout essayé. Même la débauche. C'est impossible. J'ai Ethel dans la peau. C'est impossible. Sept ans. Sept ans de chuchotements, de caresses et de querelles. Cela ne se compte pas, ne s'additionne pas. Cela fait qu'entre Ethel et moi, il s'est tissé un réseau de liens solides, secrets, inconscients.

Il n'y aura plus que la mort pour nous séparer. Charbonneau parle toujours. Il range ses arguments en pelotons serrés, ne sait pas qu'il perd son temps.

— Ecoute Charbonneau, je t'aime bien. Mais tout de même, tu m'en voudrais de te laisser parler pour rien. Gaspille pas tes énergies. Ethel est avec moi. Elle va rester près de moi.

— Paul, n'aggrave pas ton cas. J'ai des ordres. Je transmets, voilà tout.

— Sinon ?

— Sinon, tu es rayé. Rayé du parti. Et tu sais que sans aide après ce qui s'est passé là-bas, tu n'iras pas loin.

— Alors, adieu, Charbonneau.

Et il parle. Je parle. S'accroche. Me bourre de coups, d'arguments. Je ne l'écoute plus. Je vois mieux dans l'obscurité. Je regarde les carreaux de céramique, la baignoire énorme, le rideau encore mouillé. Des voisins sont en train de rigoler sous l'eau. Des bruyants. Eméchés sans doute. Je regarde le grand miroir, tout un mur, au dessus de la table de vrai marbre, de l'évier rond aux robinets brillants dans le noir. Et enfin, Charbonneau s'en va. Il se tait. Il a terminé sa litanie. Son cortège de plaidoiries, toujours le même, a fini de défiler. Il sort de la toilette avec ses boutons sur la figure, sa face triste, ses yeux clignotants, ses cheveux précocement gris. Voûté. Je l'aimais bien, Charbonneau. Je vois que je ne le reverrai plus ! Adieu, Charbonneau. Il a filé sans rien dire. Désolé, c'est mon choix : Ethel.

Si je peux voir Slide. Il faut que je le voie avant que Charbonneau lui fasse rapport et lui donne l'ordre de me laisser tomber. Je pourrais

avoir besoin de ses faux papiers. J'ouvre machinalement les rideaux. Des clients sortent, en gesticulant, d'un long et bizarre restaurant italien. Je ne vois plus, en face, la silhouette du noir au large chapeau. Cela aurait été miraculeux. Je cherche de nouveau dans le bottin téléphonique.

Oh ! j'ai encore un peu de chance. La même voix chevrotante qui a murmuré :

— One moment please !

— Slide, c'est vous ?

— Oui, c'est moi. Qu'est-ce qui se passe ? Il est tard.

Le grand chapeau noir de Slide

Il est venu ici, à l'hôtel. Un gars en or. Un noir en or. J'étais nerveux. Il était calme. Ethel s'est réveillée. Elle regarde un vieux film avec Humphrey Bogart qu'elle aime bien. Slide est de belle humeur. Il me remet les faux papiers, c'est amusant. J'ai un nouveau nom, qui ne me servira peut-être jamais.

Dans la porte, je demande à Slide, car j'ai des doutes :

— Est-ce que Charbonneau vous a atteint ?

— Oui.

— Quoi ? Comment ? Vous saviez que j'étais rayé ?

— Mais oui.

Il sourit, remet son grand chapeau noir.

— Pourquoi Slide ? Pourquoi, alors ?

— J'ai su que c'était à cause d'elle, votre amie. C'était imprudent de me le raconter. Charbonneau oubliait une petite chose sans importance.

— Laquelle ?

— Mais, je suis un noir.

Et il est parti avec sa haute stature, son sourire, son calme, cette sécurité qui émane de lui. Il a raison. Si Ethel était noire, cela aurait été la même histoire, ou à peu près.

Grand verre de cognac

Slide a dû être déçu, très déçu. Ou bien, peut-être n'a-t-il pas été déçu du tout. Peut-être a-t-il déjà appris qu'il n'y a pas de bonne cause. Que la vie est une bonne bête, mais qu'elle est bête, justement, et qu'il ne faut pas trop attendre des hommes.

Ethel vient vers moi.

— Mais, Paul, que se passe-t-il ?

— Rien.

Ethel a deviné. Elle sait. Autant être franc.

— Ecoute Ethel. Tous ces types qui nous suivaient, ils venaient s'informer. M'interroger. Oui, ils étaient du parti; celui du hall que tu as vu, le gros, et son camarade, oh, beaucoup plus sec, est

venu ici, tu dormais. Charbonneau, c'est le chef du réseau ici. Pour tous ceux qui passent ou qui demeurent ici. Il est le chef. Si nous restions ici, nous aurions toujours à lui rendre compte.

— Tu me dis pas tout.

— Non.

— Vas-y.

Elle a deviné. Je le sais. Elle sait tout. Elle devine.

— Il y a toi, Ethel.

— Je sais.

— Il paraît que c'est mauvais, tu comprends... le secrétaire du Mouvement.

— Mais oui, je comprends.

Elle fume par grandes bouffées.

— Non, tu ne peux pas comprendre.

— Si !

— Non ! Les chefs ne sont pas d'accord, au fond, mais c'est pour éviter de choquer... Enfin, comment t'expliquer... les gens des masses, les simples électeurs, enfin, ne me fais pas parler, tu sais comment sont les gens de chez nous.

— Tais-toi, Paul.

— Tu es écoeurée ?

— Non, triste !

Elle se sert un verre de cognac. Le vent entre dans la chambre. Elle fait ses valises. Je la laisse faire. C'est curieux, elle affiche sa petite mine triste, boudeuse.

— Ethel, tu ne vas pas t'en aller ? Tu n'es pas sérieuse...

— Oui, je suis très sérieuse.

Elle se livre à une sorte de gymnastique efficace et rapide pour se vêtir. Elle lève ses jambes, une à une, pour remettre ses bas de soie noire. Elle range tout. Ferme bien sa valise.

— Tu prendras le train ?

— Non, l'avion !

— Tu te feras pincer. On voudra te questionner à mon sujet.

— Je parlerai. Je gueulerai. Je dirai tout. Je dirai qui sont ces faux chefs de caoutchouc, de carton pâte qui font bien attention aux préjugés de leurs chères masses laborieuses.

Elle ne partira pas ! Non ! Je préférerais être jeté en prison pour des années. Il ne faut pas qu'elle parte. Sans elle, je ne suis plus rien. Je ne suis plus complet. Il me manque une moitié. Sept ans ! Elle a eu le temps d'occuper jusqu'aux pores de ma peau.

Une cause

J'avais ce même dégoût âcre dans la bouche, comme cette fois où, en septembre, Chardin m'expliquait qu'il était inutile de me présenter à la vice-présidence du Mouvement. Je perdais mon temps si je tenais à Ethel. Pour eux tous, c'était

un mauvais boulet à traîner. Aucun de ces brillants chefs n'avait eu la franchise de m'avouer que l'antisémitisme du peuple nuirait à la cause si on apprenait l'existence de cette femme dans la vie privée de l'un des dirigeants du parti. Et puis est venue la clandestinité forcée par l'action des polices. Cela calma les craintes.

Mais j'étais prévenu. Je savais fort bien qu'une fois le gros de la révolution passé, le moment viendrait, reviendrait de discuter la contestable présence d'Ethel dans ma vie. Une juive !

La clandestinité, quel jeu ! Quelle existence amusante qui nous sortait enfin de la torpeur des beaux meetings d'information sur la cause, des sermons dialectiques sur l'autodétermination, ses dangers, ses bons effets, via la radio, la télévision. Reportages, conférences, tables rondes aux débats polis et distingués. Oh oui, quelle délivrance, la clandestinité. Nous étions insaisissables. Nous entrions dans cette église délabrée, d'un culte désuet, sans plus guère de fidèles, et nous traversions, au dessus d'une étroite ruelle, vers le grenier d'un petit cinéma d'art, grâce à cette poutre que nous installions entre les étroites portes de sauvetage en cas d'incendie. On jouait à Tarzan, au surhomme. Nous refaisions, à vingt ans, à vingt-cinq ans, nos jeux d'enfants. Ceux des ruelles des quartiers pauvres. Et maintenant, enfin, nos jeux, nos acrobaties, servaient à quelque chose; la cause. C'est bien ronflant, les beaux mots ! Bien ronflant

quand Ethel n'a pas le droit d'être avec moi, quand une juive, parce qu'elle est juive, nuit aux beaux mots, aux grandes phrases.

Le pitre pleure

Non ! Pas d'affolement. Ethel reviendra. Elle est sortie. Tout doucement. Sans claquer la porte. Comme elle est entrée dans ma vie.

C'est ainsi. Ce soir, Ethel est sortie dans New-York. Je le sais bien. Je sais qu'elle va revenir, mais j'ai peur qu'elle se fasse écraser au coin d'une rue, ou bien qu'on l'enlève, ou bien qu'elle aille trop loin, qu'elle se perde. A-t-elle assez d'argent pour prendre une voiture ? Alors je sors aussi.

Je sors dans la nuit lumineuse de Times Square, à deux rues. J'écoute l'étrange bruit des rues actives. Le bruit d'un fleuve, fleuve mouvementé, aux heures exténuées. Ravissant castelet géant pour les enfants que nous sommes. Ethel est humiliée. Elle sait tout, je crois. Elle sait qu'elle est la cause, la raison de certains de mes échecs. Ethel a mal. Encore une fois. Il faut que je la retrouve et qu'encore une fois je lui explique que j'ai besoin d'elle, que je lui explique bien clairement que, sans elle, je ne suis plus rien. Pour la centième fois je lui dirai que je préfère tout perdre, nager dans la misère plutôt que de vivre sans elle.

Elle se défendra, dira que je mens, pleurera, boudera, puis elle aura son fin sourire, son discret sourire. Et moi mes pitreries : grimper partout, main sur le cœur, menacer de me suicider, beaucoup de gestes, des cris, je me traînerai à genoux, j'aurai des sanglots dans la gorge.

Néons, circulez !

Enfin je la retrouve. Un bon Dieu de hasard.

Elle rit aux éclats en m'apercevant. Je l'embrasse. Elle en fait autant. Le type de ce petit bar de la 42^{ème} rue n'y tient plus. Il quitte son comptoir et nous fait des offres. Histoire de nous secourir, une chambre pas chère. Nous refusons mollement. Il insiste. Nous jouons les intimidés. Il s'encourage. Il est fou. Il baisse ses prix. On sort, presque rouges. Non pas de timidité mais de honte de cet hypocrite manège.

Dehors, sur Broadway, une petite chanson idiote clame sa mélopée de vitrine en vitrine, de boutique en boutique à disques. Les couleurs des néons circulent au-dessus de nos têtes. Il y a des femmes de toutes sortes. Ethel s'amuse à les définir au passage, par ordre zoologique : l'éléphant, cette matronne étonnante et mâchante, le lama, cette pie élancée qui engueule un minuscule compagnon et qui a, sur le dos, un de ces étranges pelages artificiels, la tortue, cette chienne basse sur

pattes et qui a, dans son bec entrouvert, une paire de lunettes; et passent deux rats roses et une autruche, un chameau à collier brillant.

Nous rentrons, épuisés d'avoir tant marché. Nous avons fait la cinquième avenue jusqu'à Central Park pour revenir par la septième, et nous sommes encore allés piétiner Times Square. Les galeries de tir automatique.

Et demain, ce sera un jour ordinaire. C'est terminé cette chasse à moi-même. Je n'ai plus de patrie. Je n'ai plus d'idéal. Oh, que c'est reposant. Je ne critiquerai plus rien. Je ne me creuserai plus la tête pour avaler les humiliations, pour expliquer les raisons de notre colère. C'est terminé. La parade du nationalisme, je n'y tiens plus. Je préfère garder ma juive, et perdre l'idéal national ! Tant pis pour les échelons du parti, au diable le Mouvement et les belles doctrines. Je préfère dormir, la joue sur l'épaule d'Ethel. Je préfère sa peau ambrée été comme hiver. Je préfère le doux et chaud nid du creux de ses cuisses, son duvet, son ventre rond et doux. Ses bras qui s'ouvrent. Oh non, rien au monde ne peut m'offrir mieux. Ni une cause, ni une race, ni une colère à vider. Il faudra se trouver d'autres anonymes et fidèles et loyaux serviteurs, porteurs de bombe. Je ne suis plus un robot. Je n'ai nulle envie de suicide, et la prison me serait un pénible exil. Exil d'Ethel, châtement insupportable.

Ethel parle!

Ethel parle. C'est rare. Je l'écoute religieusement. J'ai hâte de la remercier. Il y a de ces instants ! Celui du bar minable de la 42^{ième} rue par exemple. Cet autre : qu'Ethel sache me dire ceci :

— Tu sais, je voulais vraiment te quitter. Cette fois, c'était sérieux. Je ne voulais tellement pas te nuire. Déjà, tu m'avais dit à trois reprises, à ces congrès, les chuchotements à mon sujet, et cette bagarre à l'hôtel Queen's l'an dernier, et puis, cet automne, tiens, ce long conciliabule du conseil exécutif du Mouvement pour t'expliquer aimablement de retirer ta candidature au poste de secrétaire permanent. Je ne voulais pas te nuire. Non, laisse-moi parler. Laisse-moi te raconter. Je suis sortie et j'ai confié mes valises en bas, au jeune portier qui m'avait fait la cour, tu te souviens, en arrivant. Tu riais. Toi, pourtant si jaloux ! Fallait-il que tu sois épuisé ! Je suis sortie en lui disant que je reviendrais aussitôt. Dans la 7^{ième} avenue, il y avait encore du trafic à cette heure, je n'aurais pas de mal à trouver un taxi. Et puis, soudain, je remarquai un attroupement à côté, au coin de la 48^{ième} rue. C'est fou, j'ai été tout de suite inquiète; je me suis approchée des quelques badauds. Ils entouraient une dame aux cheveux gris qui braillait au milieu de la rue, dérangeant les voitures. Elle tenait un grand drapeau américain à la main et elle proférait des menaces contre la nation, elle

annonçait la fin du monde; il fallait faire pénitence; le pays était infesté d'esprits subversifs et envahi par la pensée des suppôts de satan. Eh bien, tu vois, c'est curieux, cette femme impeccable dans son uniforme bleu marine m'a fait penser à ta mère, aux femmes de ton pays, de notre province, de tes paroisses. Je l'ai reconnue. Et on aurait dit qu'elle me voyait elle aussi. Elle me fit un petit signe, et, prenant un visage plus agressif que jamais à mesure que j'approchais, elle vociféra presque ses imprécations et ses tristes prophéties. Alors, oh Paul, c'est étrange, mais soudain j'ai eu mal, oui, et j'étais très malheureuse. J'ai été envahie d'une telle tristesse. Je me suis approchée et, je te le jure, j'ai eu envie de la faire taire de force. Tu me vois, crépant le chignon de cette salutiste illuminée ? Eh bien, Paul, là c'était fini. Je suis idiot mais je ne voulais plus me sacrifier pour ta cause. C'est idiot. Je savais alors que j'allais rentrer, revenir vers toi.

— On ne peut pas confondre si facilement, cette prédication d'hystérique . . .

— Oui, oui Paul. Je confondais. Je sais bien qu'il y a un monde entre cette folle mystique et le Mouvement. Je sais. Mais tout de même. Je ne peux m'expliquer pourquoi, mais, Paul, cette femme devenait une odieuse caricature, une accablante charge. Il me semblait, à ce moment précis, que si je te laissais, tu tomberais dans les bras d'un immense régiment de femmes à uniformes, d'un

peloton de bonnes femmes à drapeaux déployés, à tambours, à clochettes, à crécelles. C'est fou, je marchais dans la rue et je te voyais comme un homme engagé pour forniquer avec toutes ces pieuses femmes idéalistes, tu les engrossais pour le compte d'une organisation nationaliste. Tu les faisais jouir et après, elles descendaient aux coins des rues pour chanter la pureté des rejetons conçus dans l'idéalisme patriotique. Oh Paul, c'était un curieux songe, je riais toute seule. Une curieuse vision, non ?

Nous avons ri. Nous nous sommes dit des incongruités. Ce qu'on a ri. J'expliquais à Ethel comment il fallait s'y prendre pour faire l'amour à cette sorte de zouaves en jupons. Ce qu'on a pu rire. Ethel se tordait.

Ce doux lundi matin

Nous nous endormons en riant je crois bien. Heureux d'être ensemble de nouveau, nous jurant de ne jamais nous quitter. Je la berce. Elle me lèche les joues comme un petit chien. Nous sommes envahis d'une telle chaleur, d'une bonne chaleur, lourde et coulante et bienfaisante. Du miel. Le bonheur prenait un sens. J'étais débarrassé de Charbonneau, de toute la bande, de ma race. Je n'avais plus de race, ni pays. C'est ce que je voulais, à peine un nom. Un prénom me suffisait.

J'aurais pu me nommer "P" désormais, quelque chose de très court. Du moment qu'Ethel soit là, qu'elle me reconnaisse toujours, que toujours elle me permette de la suivre, de l'aider, de la soutenir simplement pour traverser les rues de New-York, comme je fais en ce moment, en ce beau lundi matin. Nous nous sommes réveillés très tard, calmes et heureux. Nous avons déjeuné en bas, au "coffee shop" de l'hôtel. Ethel est ravissante. Elle a son air que j'appelle "trionphant". Cela ne tient à rien. Parce qu'elle est de belle humeur. Je voudrais la mordre comme on mord dans une pomme qui est belle, sans vraiment avoir faim.

Nous restons collés ensemble. Nous allons partout. Dans des magasins à rayons. Ethel voudrait s'acheter du linge. La voilà qui parade chez Macy's ou chez Sak's et qui me demande mon avis en s'affublant de mille accessoires, c'est un tourbillon : ceintures, écharpes, foulards, jupes, manteaux, tailleurs, chapeaux, bonnets. Je suis essoufflé et je me sauve. Elle s'amuse bien. Et je la trouve plus jolie et plus vivante que jamais.

A qui rendre ses comptes ?

Je sors. Elle reste. Elle viendra me rejoindre à l'hôtel, c'est convenu. Dehors, des garçons poussent des voiturettes, d'autres tirent sur des espèces de placards à linge ambulants. Quelques policiers

défilent sur de hauts et fiers chevaux. Une jeune fille passe en se dandinant avec de hautes bottes de cuir noir. Je rencontre le dixième aveugle que je vois à New-York.

Deux types derrière moi. Ils marchent maintenant à mes côtés. Un court instant. Je les sens qui m'observent. Ils accélèrent le pas, se regroupent devant moi, ralentissent. Je me fais des idées. Sans doute. Souvenir de ma jeunesse délinquante, de mes traîneries aux postes de police, de mes "cartes de bonne conduite", je me sens toujours suivi. Les deux types entrent dans une tabagie. Je respire. De simples fumeurs de pipe ! J'en suis. En vain. Peureux. Voilà ce que je suis devenu. Ethel ! Je voudrais qu'elle ne me quitte plus. Je me retourne pour l'apercevoir mais il y a encore des gens qui suivent. Bon ! Ça recommence — Sueurs ! J'arrive à l'hôtel. J'attends l'ascenseur. Par les fenêtres du hall, je les vois. Ils notent l'adresse. J'avais raison. Ils entreront et s'informeront à la buraliste. Je suis foutu.

Oh ! fuir ! Aller plus loin. Je croyais, pourtant, que tout était fini. En effet, avec le Mouvement, c'est bien terminé. Mais les autres. Il me reste ceux-là. Ceux que l'on ne connaît pas. Qui demandent des comptes. Et qui agissent au nom de la Société et de la Loi.

Oh oui, je me souviens. De tout. De son poids. Oh oui, c'est comme si je l'avais encore contre

mon coeur. Une bonne charge. Un gros pétard. Oui. Et le tic-tac du cadran. A m'en crever les oreilles.

Je crâçais. Car il me brûlait les bras ce colis. Et ce pauvre tic-tac me fendait les oreilles.

Et il y avait aussi cette pauvre histoire : "Tu la quitteras. Si tu es un révolutionnaire sérieux, tu quitteras cette fille". Voilà le langage des révolutionnaires sérieux. J'en bave.

"Qu'est-ce que vous lui reprochez ? Pas d'être juive ?"

Et les brillantes réponses pleuvaient :

"Mais non. Nous, on s'en fout. Il y a les gens. Tu sais comment ce serait difficile. Un chef qui vit avec une fille, une juive, tu connais la mentalité des gens d'ici . . ."

Je rageais. Ils avaient raison. Il fallait choisir. Entre quoi ? . . .

L'ascenseur enfin. Je monte : 6ième. Et j'entre au 601. Et sous la porte, une note. Je lis tout de suite la signature : "Slide". Slide qui est du Mouvement sait donc à quoi s'en tenir à mon sujet. Je lis : "Me rencontrer dès ce soir. Urgent. Hall-restaurant du cinéma 5ième avenue. Au Village". Slide.

Alleluia Slide!

Ethel s'amène. Elle n'a rien acheté. Elle a vu les deux types. Je donne un coup de fil au garage de l'hôtel pour faire sortir la voiture.

Au bar du hall, nous apercevons les deux gredins. Ils ne nous voient pas passer. Et hop ! Nous décidons d'aller manger dans Greenwich Village. Je file jusqu'au bout de la 5ième avenue. Nous repérons le cinéma où, à sept heures, Slide nous communiquera son urgent message. Il est presque six heures. On a tout le temps. On tourne un peu en rond. Je vérifie s'il y a des suiveurs. Eternelle méfiance. Nous avalons une énorme pizza dans un de ces restaurants fréquentés par la "génération béate". La traduction libre est d'Ethel.

Le temps passe vite.

Slide est là, dans le hall du cinéma. Il nous fait signe d'entrer. Il y a, sur l'écran, d'étranges acteurs qui se moquent, semble-t-il, du cinéma muet, deux grands voyous sympathiques qui jouent aux chasseurs perdus dans une forêt et une neige immaculée. On dirait là-haut, chez nous. Slide est assis derrière nous. Nous n'avons pas bougé depuis dix minutes.

Enfin, il se décide. Il se penche et raconte en soufflant entre nos deux têtes, hypocritement, en

faisant semblant de se masser le visage de ses deux mains. Je perds des mots et n'ose lui demander de les répéter :

— ... ai dernières nouvelles ... savent ... êtes encore à New-York ... feriez bien ... filer ... paraît ... votre compte ... Ne restez ..., de grâce. Les gars du Parti ... ta peau. ... peur que tu ... dénonces".

Je ne peux m'empêcher de réagir. Je me retourne. Il se tait. Il se lève. Il s'en va. Je le vois sortir par l'allée, nonchalant. L'ami Slide. Le bienveillant grand dégingandé noir qui nous aime bien et qui m'a dit : "Je suis avec toi. Si elle était noire, ton Ethel, ce serait encore pire, je crois".

Déraper sur Brooklyn

Nous ne savons vraiment pas où aller. Il y a des bateaux à quai. On rôde. J'ai fait le plein d'essence. Il y en a un grand noir et blanc qui part pour le sud. S'embarquer ... Ce serait inutile. On s'informe, pour rire. Pas de place. Tout réservé. Toujours. Je vais au bord de l'eau, à l'autre bout de Manhattan pour voir, loin, au large, la vénérable statue-flambeau, dressée vers le ciel. Le soir a tout recouvert. C'est un désert de briques de grès, de voitures stationnées, inertes enfin. Et nous sortons, sans faire attention, parce que je me suis engagé, par mégarde, dans une rue accueillante qui m'a fait

glisser sous un tunnel ! Pas de virage à gauche. Nous nous retrouvons comme on se ramasse au bout d'une glissoire, dans Brooklyn. Il fait temps noir. Les murs sont noirs. Comme un lézard géant, au-dessus de nos têtes : la voie élevée de Brooklyn.

Des usines sombres, des maisons vétustes, on tourne dans des rues faiblement éclairées. Ici aussi, au bout du monde américain, au bout du plongeur, il y a cette suie dans l'air, ces quatre petits marmots mal vêtus, cette femme en haillons qui s'accroche aux murs, ivre et seule. Et cette face d'homme qui est un masque de tristesse et d'angoisse. A combien d'exemplaires tout cela.

L'envie de crier

Nous avons mangé de la poule. Sur le bout d'un banc au coin d'une table bancale. De la poule mal cuite avec du poil dessus, et des bouts de plumes encore. Nous avons bu de grands verres de vin d'un rouge inquiétant. Et nous voilà, grelottants, qui arpentons les rues près du Brooklyn Bridge. Un train passe en sifflant. Les autos filent, viennent de partout et vont dans tous les sens.

— Oh Ethel, si on rentrait !

— Oui. Vaut mieux rentrer !

Nous rentrons sans nous préoccuper des paroles bizarres de Slide. Nous rentrons la main dans

la main. Il nous faut être braves. Nous attendons les événements. Rien ne se produit. Au bar, plus personne. Il est minuit et dix minutes. Au "coffee shop", quelques clients parlent température, élections et télévision.

Nous prenons un café très lentement. Nous souhaitons que cela finisse. Et rien ne se produit. Le gérant est tout sourire, la serveuse, affable on ne peut plus. Pour un peu, on aurait envie de crier qui nous sommes.

Un hamac sur New-York

Etendue au milieu de son lit, Ethel est absorbée par un article de journal qui relate un incendie survenu à deux pâtés plus loin. Cela l'a rendue encore plus superstitieuse. J'ouvre la télévision et c'est encore et toujours un de ces vieux films, avec James Cagney, qui joue les durs à merveille. Cela se passe dans une prison. J'aime bien ce genre d'histoire. Les prisons. Le film ne fait que débiter.

Je me retourne. Ethel est nue. Elle me regarde, attentivement, comme chatte. Je pose mon verre de cordial. Je la regarde aussi. Des coups de feu pleuvent. Ça gueule derrière mais je ne vois plus qu'Ethel. Des bruits de ferraille, des cris retentissent dans la chambre. Ethel ferme les yeux et les rouvre. Je suis nu à mon tour. Les cris se multi-

plient. Les jurons. La bagarre. Les coups qui font des bruits sourds et arrachent des râles, des grognements de douleur. J'embrasse Ethel comme si nous devions nous séparer ce soir. Elle étire le bras. Il n'y a plus maintenant qu'une lueur clignotante qui provient de la télévision. De ce côté, c'est un chahut extraordinaire. On lance des appels à l'ordre et on tire des coups de feu. Le danger le plus imminent n'empêche rien. Au contraire. Ethel me tient si fort. Elle est accrochée à moi comme jamais, de ses deux bras, de ses deux jambes. Je la pénètre avec douceur. Je tâche d'avoir un rythme égal, solide, comme pour la calmer, la distraire. Une musique a fait place aux clameurs, aux cris et aux coups. Nous sommes bien. Nous entendons des voix d'hommes, une voix bourrue et une autre flûtée et puis, la voix d'une femme, perverse et canaille. Il y a ce drôle de monde qui s'agite derrière nous. Il y a ce soulagement de nos nerfs. La détente de se balancer ainsi, tout doucement, accrochés l'un à l'autre. Un hamac sur New-York ! Je vois des défilés. Défilé des misères de Harlem, du Bronx, de Brooklyn, défilé brillant des fanfares de la Saint-Patrice, défilé de Pâques, défilé pour un astronaute redescendu. J' imagine des jours historiques, des dates se mêlent. J'aperçois des pluies de confetti qui tombent des fenêtres et je recule un peu plus et je voudrais être plus fort et plus savant.

Mercredi matin

Et il n'est rien arrivé. Ce matin, mercredi, il fait une journée incroyable. Un février nouveau genre. Nous marchons dans la rue, tête nue, la jambe alerte. C'est comme un jour d'été. Le soleil inonde nos visages. Tout reluit, même la saleté sur les murs.

Personne à nos trousses. Slide a téléphoné deux fois hier pour encore nous recommander de partir. Pour aller où, grands dieux ?

La primitive Gertrude

Nous avons fait connaissance de la fameuse vieille et lointaine tante d'Ethel. Elle tient, cette Gertrude ridée et amusante, une boutique d'art primitif, 53ième rue. Près d'elle, je ne reconnais plus Ethel. Elles se parlent en hébreu et elles ont l'air de deux amies. Et je m'aperçois que j'ai oublié de demander à Ethel ce que c'est que d'être juif. Egoïste !

Bonne idée, la tante Gertrude nous a invités à partager avec elle son minuscule logis. Ethel en est ravie. Elle est écoeurée de l'hôtel. Je finis par accepter, surtout parce que cela pourra dérouter tous les éventuels enquêteurs.

Nous déménageons donc à la sauvette, au troisième étage du vieil immeuble. Nous voilà

installés pour deux ou trois jours. Car nous sommes décidés, bien décidés cette fois, à quitter New-York. Cette neige qui est annoncée à la météo malgré ce soleil incroyablement beau et chaud ! Oui, nous irons en Floride. Et Ethel qui sait tout, qui retient tout, récite des bouts de poème de Rimbaud où il est question de "florides rêvées".

La bonne, énorme et vieille Gertrude tourne autour de nous. Elle ne cesse pas de parler, de me montrer ses chers vieux objets. Son logis, au-dessus de sa galerie, est un fabuleux capharnaüm. Elle va d'un coin à l'autre, ouvre des tiroirs, sort de vieux dessins de ses vieux amis de Boston, exhibe de petites pièces sculptées de la Nouvelle-Guinée. Elle cause comme un moteur lâché sans frein. Un moulin à paroles, rare. Un moulin merveilleux. Quelques heures par jour ça irait, pas plus.

Je veux emmener Ethel ailleurs, dans un coin tranquille, loin de ces pièces de bois, d'ivoire, de bronze, de terre cuite.

Mercredi soir

Nous marchons. C'est un soir fameux. Tout doux. Les édifices de la 5^{ème} avenue, éteints, vidés, deviennent d'augustes monuments sombres. Nous traversons une nécropole aux stèles gigantesques. Des autobus se pressent, toujours aussi vieux, faisant de brefs arrêts aux coins des rues. Les taxis font la course.

— Tu sais, Ethel, il y aurait moyen de s'organiser et de vivre ici longtemps. J'aime cette ville de plus en plus.

— Moi aussi.

— De plus en plus, Ethel. C'est une bonne place. C'est plein, bien plein, de gens. C'est pour ça. On sent que nous y sommes à l'abri. C'est curieux, et pourtant nous ne connaissons personne.

— Sauf tante Gertrude.

— Oui, il y a cette pie.

— Tu ne l'aimes pas ?

Et Ethel, avant que je puisse répondre, s'accroche à mon cou et frotte son nez sur le mien. Je la pousse vers cette entrée. Il y fait bien noir. Nous nous embrassons devant cette longue et haute et ciselée cathédrale St. Patrick.

— Ethel, je t'en prie. Viens, nous allons refaire le Central Park. Le reconstruire. Nous poserons des puits de chaleur sous la terre retournée. Nous poserons des fleurs aux arbres de février. Nous entourerons le parc de grilles. Nous y ferons un petit eden magnifique, un jardin, une oasis. J'ai envie d'un paradis terrestre. Je t'ai trouvée Eve. Il ne manque que cet endroit sur terre. Ce coin. Pourquoi aller loin, partout, courir au sud, faire le tour des îles . . . Restons ici, en plein monde, en pleines rues. Au milieu du monde, du bruit, des affiches.

Les yeux d'Ethel brillent.

— Oui, Paul. Et nous aurons beaucoup d'amis.

— Oui.

— Et puis on y fera entrer des femmes aussi. De jolies et jeunes femmes, des filles splendides.

Ethel me regarde parler des filles. Elle prend un petit air jaloux, sur commande.

Central Park est un projet, une promesse

Marcher dans New-York. Ethel me parle si doucement, elle est si calme, si sereine que je deviens tout mou, tout bon. J'ai envie d'embrasser les gens sur les joues, ce vieux laid avec son chien, ce gros gaillard aux joues rouges, cette femme sans âge, cette Américaine moyenne avec ses yeux qui guettent, et toujours ce pas, ce pas rapide, fonctionnel. Le pas précis, efficace des New-Yorkais. Je le reconnais. Ethel me parle doucement.

— Nous reviendrons mon amour, en été, au coeur de juillet. Les arbres auront des feuilles et ce parc, des amoureux par dizaines de dizaines.

— Oui, Ethel, nous irons nous asseoir un soir d'été. Il fera chaud.

— Il fera si chaud que nous refuserons de nous tenir la main. J'aurai ma robe jaune que tu aimes et je porterai ce petit collier qui t'amuse tant. Paul, je serai de la couleur que tu voudras.

Je serai heureuse. Ce sera l'été. Ce sera le bon temps. Et plus personne ne nous cherchera. Tu n'inquiéteras plus personne. Parce qu'ensemble, tous les deux, nous serons entrés dans l'ordre. Sans égard pour personne. Un ordre à nous. A nous deux, Paul. En-dehors des conventions, des coutumes, des lois ordinaires. Tu pourras reprendre ton métier. Oh Paul ! Si cela était possible.

La paix en échange d'un décor

Et puis je ne sais ce qui m'a pris. Tout s'est cassé. Je vois New-York reprendre son spectacle. Je vois la silhouette des cierges ponctués de lumières jaunes. J'aime ce spectacle et pourtant, un air me vient, de loin, du fond de l'âme. Ma mère chante, en vieux français. Et c'est très doux. Mon père prie, et ce me semble moins ridicule qu'avant, plus attendrissant. Je suis changé. Tout le pays avec ses neiges et son énorme glace descend vers moi, comme un paquebot tout blanc. Je suis pris, soudain. Soudainement, j'ai mal. Je ne connaissais pas ça. Ce mal au ventre, au coeur... où exactement ? Je veux entendre le rire de ma soeur, l'innocente Murielle, et je veux retrouver le regard des voisins, celui de l'épicier en face de chez nous. Le bruit des cloches de l'église paroissiale. La boutique du cordonnier, celle du quincaillier, rue de Castelnau, rue Bélanger ! Et la rue Rachel près de mon travail,

l'odeur du pain français, l'odeur de l'épicerie, et toute la sciure de bois sur le parquet du boucher, au marché.

— Oh Ethel ! Comment t'expliquer. Nous descendons, la main dans la main, sur Broadway, tu vois là-bas les lumières affolées de la publicité et tu vois ce spectacle gratuit et bienfaisant, et je l'aime ce théâtre vulgaire. Pourtant, tu ne me croiras peut-être pas, j'ai soudain envie de m'en retourner, de remonter là-haut, chez nous. Ethel, suis-je un enfant ?

Elle me regarde. Plus tendrement encore. Elle serre mon bras et jette le sien autour de mon cou.

— Oh Paul. Je sais qui tu es. Je sais que tu retourneras là-haut. Je sais qui tu es. Je sais que tu as mal. Je sais que ta mère est là sous ta grosse carapace et que ton père t'habite sous ton bouclier de fausse indifférence. Paul, tu vois, j'ai aussi cette barre sur le coeur. J'ai aussi envie de voir les miens. De revoir ma misère à moi, différente et semblable à la tienne. Mon coin de rue. La maison qui bloque le coin de la rue Villeneuve. Les odeurs de mes boutiques rue Saint-Laurent. Ce désordre à nous. Chacun sa misère, son désordre. Nous aimons le nôtre.

Nous soupignons Ethel et moi, non plus après un décor. Nous avons faim de paix, avons faim de calme. Et nous savons que cette paix ne peut qu'être intérieure, que cette sérénité doit se cou-

ver dans son propre sein et que cela, comme dans une cage, se traîne avec soi, sur soi. Nous appréhendons qu'il est bien inutile de nous en aller, de voyager, de fuir.

En mémoire d'un bal antique

Oui, je veux des nouvelles. Il faut que je sache. Je n'en peux plus. Je saute sur Ethel en arrivant. La tante Gertrude ne rentrera pas. Elle est allée à un congrès d'antiquaires, ou quelque chose du genre, du côté de Washington. Je fais un sabbat. Nous commettons de grands sacrilèges. Une pantomime infernale. Je suis ce nègre qui balbutie un dialecte, nu et masqué, et avec cette pagaie authentique, je promène Ethel sur le Zambèze. Je suis un primitif. Les cris ne rassurent pas Ethel, non plus que le tambour que je bats sur ce coffre. Ethel se sauve, se cache et réapparaît dans tous les coins de la galerie. Elle monte à l'appartement, redescend. Je bois toute cette bouteille de Vodka qui traîne derrière ces piles de paperasses, de revues spécialisées.

Je vois rouge, et noir et rouge. Je vois Ethel nue, et puis je la vois dans sa robe jaune que j'adore. Je m'empare d'elle et je commence un lent et rituel viol.

Elle rit et elle pleure. Excédée de mes folies.

Je profère des menaces. Je la quitte. Je me cache et je reviens.

Et je poursuis ce viol par paliers, par étapes. Et la sauvage partenaire qui a bu aussi me dit :

— Cesse donc. Viens, tu ne vois pas que c'est un véritable martyr !

Alors, je la crève, joli tam-tam. Je fonce, en fait, sur toutes nos déceptions, nous nageons dans un érotisme agressif. Je dois me débarrasser de tout son linge chinois, ses bandeaux égyptiens, pour la posséder sans m'empêtrer davantage. Ethel fait un tapage qui m'excite. Elle s'est décorée de colliers, de bagues, de bracelets innombrables, et de boucles luisantes aux oreilles. Des enseignes, de façon classique, jettent des lueurs fantomatiques par les fenêtres de la galerie. Les sculptures sont des monstres.

— Sauvages, primitifs, nous allons sortir dans la 53^{ième} rue, et nous cracherons sur les passants, notre magique salive les réveillera de cette torpeur américaine. Nous chanterons nos cantiques millénaires. Nous danserons les pas ancestraux, pour la suite du monde à faire, nous organiserons une bataille funeste. Nous nous emparerons de tous les amoureux de la ville et des enfants et des vieillards et des filles, et nous ferons une grande marche, un pèlerinage final. Une sublime procession.

— Oui. Nous les ferons monter à l'Empire State, et là, un à un, nous les jetterons dans les rues, en guise de sacrifice, comme ces anciens Américains d'avant Christophe Colomb. Il fera un so-

leil aveuglant. Et les récits de mes vieux se réaliseront. Et je n'y croyais plus. Tu me fais mal !

Elle mord sa lèvre très fort.

L'ombre

Je cesse cette mascarade. Je songe à Réal, je songe au jeune chef de cette section — l'ouest — il n'est pas moins furieux, pas moins violent. La haine l'habite. La haine lui fait une terrible écorce. Je songe à Thibodeau et à Riopelle qui sont enrôlés pour la vie, qui jurent violence et mort. Je songe à Raymond, mon frère cadet, que j'ai si bien enrégimenté, qui a laissé ses cours à l'école technique pour suivre le Mouvement, s'engager dans le parti. Et ce jeune cousin : dix-sept ans. Qu'avons-nous fait là ?

— Oh Ethel ! Il y a là-haut une bande de jeunes gens qui ont mal, qui souffrent, qui cherchent des raisons de haïr, qui cherchent des excuses et des prétextes. Ils ont mal ! Ils ont mal, Ethel. Comme j'ai eu mal. Avoir besoin d'agir, de frapper, de se soulager. Il faudra que je monte, que je puisse leur parler de nouveau. Il faut qu'ils sachent qu'il y a le mal.

— Le mal. Tu sais ce que c'est ?

— Oui. Enfin, je crois que je sais. Ecoute-moi bien Ethel, je crois qu'enfin j'ai compris. La cam-

pagne qu'il faut mener. Tu sais, cette guerre, la vraie. Cette bataille pour terrasser cette grande vache grasse, ce veau malade et paresseux qui est couché sur nous. Sur ton pays et sur le mien. Sur le peuple noir, sur le peuple de la Grèce, sur celui de la Turquie et sur celui de la Chine et de l'Ecosse. Une grosse bête. Le mal, Ethel, le vrai mal, le seul, c'est l'ignorance. Voilà une bonne raison de se battre. C'est là le vrai ennemi. Notre seul ennemi. L'ignorance. Ethel, l'ignorance, rien n'est plus grave, ni plus mauvais. C'est elle qui sème les confusions, qui entretient la médiocrité, les tabous et les préjugés. C'est la plus grave des faiblesses. Oui, le mal, c'est bien ça.

L'ombre, c'était cela, l'ombre qui nous gênait, qui nous hantait, qui nous révoltait. On cherchait des coupables, de simples coupables. L'ennemi de l'esprit, de la lumière et du bien. Ethel, ce gros et lent et éternel combat depuis la naissance du monde, ça n'était pas autre chose. Nous marchons lentement sur lui.

Etendus au milieu des objets des anciens royaumes du Bénin et du Ghana, étendus parmi les trésors de la vieille Juive Gertrude, nous regardons au plafond l'odieux dessin de mille petits monstres. Nous sommes écrasés. Nous songeons au pays.

Le sang du progrès

Je songe aux réunions des derniers mois. La haine prenait une tournure tragique. Tous les gars serraient les poings. Hubert savait bien entretenir cette colère latente. Il voyait bien les dessins se répandre comme une tache d'encre répandue sur la flaque d'eau. Nous sommes dans la cave de ce jeune bourgeois de la petite ville de Saint-Eustache, Hubert Giroux. Il y a là des jeunes, aux visages nobles et graves, trop graves pour leur âge. Je reconnais quelques gars de la section est et nord de la métropole. Julien et le gros Roger, Guy et le beau Roland. Pichet sommeille, fait mine de guetter, accroupi dans le banc profond que forme le mur épais de cette cave autour des fenêtres. Pichet est venu avec Laramée et Laramée est le plus dangereux fanatique du groupe. Pour lui tout va trop lentement : la révolution, Castro à Cuba, les Noirs du Sud américain, les Berlinoises de l'est, les Algériens et les Egyptiens. Pour Laramée, un monde en progrès est un monde en sang. Il aimerait que la fumée recouvre la terre entière.

Son père est alcoolique, et je n'ai jamais rien vu de plus beau, de plus touchant que le jeune Laramée aidant son père qui sort à quatre pattes du Black Lotus, saluant les danseuses. Il m'a vu. Il m'a souri. Et c'est la première fois que je le voyais sourire.

— C'est comme ça tous les soirs maintenant.

Il m'a glissé ça sans colère, sans impatience. Et le lendemain, à un meeting d'urgence, il vociférait des menaces, levait les poings en l'air, recouvrait de son chaud, de son brûlant pourpoint de colère, tous ses compagnons. Ce soir-là, la première bombe éclatait en plein champ, en vain, comme une soupape qui aurait éclaté. Du trop plein.

Stupides étoiles

Je traînais Ethel. Elle suivait. Parfois, elle parlait. Nous l'écoutions sagement. Au début de l'entrepris, il n'y avait aucun problème. Une juive ou un noir, un Allemand, un Ukrainien, n'importe qui voulant bien épouser la cause, même de l'extérieur, était un allié. Mais cela a grossi. Et maintenant, ces chefs pensaient politique, ils pensaient élections, et là, la sacro-sainte prudence vint s'installer. Au nom de la stratégie, il fallait rayer des noms des listes, cesser d'envoyer le journal à X et à Y. Le mot "tactique" était apparu au fronton de nos portes clandestines.

Il fallait tenir loin, écarter automatiquement tout étranger. Il fallait que le Mouvement conserve ce qu'il nommait : "une certaine pureté raciale". Et Ethel, alors, avait commencé à se refroidir.

— Ecoute Paul, nous étions dix-huit. Dix-huit juifs !

— Ah Ethel, tu ne vas pas me remettre ce vieux disque.

— Oui, je vais le remettre. Et tu vas m'écouter. Nous étions dix-huit, un clan. Un beau clan. Une belle famille. D'honnêtes tailleurs, de père en fils. D'habiles artisans.

Et elle pleurait dans ce grenier vide, je devais défaire toute trace de réunion. J'étais un spécialiste dans ce genre de besogne. Mon père avait été assez longtemps concierge.

— Tu ne veux pas comprendre, Paul.

Je la prenais dans mes bras. Je l'embrassais partout sur son visage en larmes. Elle était comme une poupée de linge, belle comme une poupée de luxe. Je la couchais sur le vieux divan de ce grenier de Westmount. Un train, en bas, à Saint-Henri, secouait un peu les carreaux des fenêtres. Elle se relevait quand elle vit que je m'apprêtais encore à lui faire l'amour. Elle sortait par la haute fenêtre qui donnait sur le toit. Montréal brillait, sautillait de ses milliers de lumières électriques. A l'horizon, par dessus Saint-Henri, par dessus le coeur de la ville, le fleuve semblait une large entaille noire et profonde. J'avais soudain un appétit féroce pour elle. M'emparer d'elle, la posséder contre cette balançoire recouverte de treillis de bois. L'automne était beau. Le temps était pesant et sensuel.

Mais Ethel se tournait carrément et me tenait à distance. Elle me cria presque :

— Tu ne comprendras jamais. Nous étions là-bas, en Europe hitlérienne, dix-huit, et nous sommes venues ici deux ! Ma mère et moi.

Elle éclata en sanglots et me regardait avec une sorte de défi, de quête de pitié qui me fit fondre. J'avais soudain très peur qu'elle parte subitement comme chaque fois qu'elle était en colère.

Je voulais m'écraser. Je voulais rentrer dans le vieux plancher de bois de ce toit aménagé. Je regardais le ciel et ses stupides étoiles luisantes. Et cette injustice pour elle, pour Ethel que j'aime et pour tous les autres, pour tous les autres que je ne connaissais pas, j'en étais chargé tout de même. Il m'arrivait ainsi de souffrir pour les autres, pour ceux qui en bavaient. J'aurais, d'un bond, grimpé à ce ciel et déchiré ce beau masque scintillant et je devenais enragé de mon impuissance, de ma petitesse.

Ethel s'approcha et essuya ces misérables larmes inutiles qui me coulaient sur la face. Et moi, je me penchai alors pour boire ces larmes. Tellement salées. Et je sentis son visage chaud, brûlant. Elle brûlait d'humiliation, elle brûlait d'indignation. D'impuissance, elle aussi. Oh, que nous étions petits et pitoyables.

— Ethel, il faut empêcher ça !

Ethel se redresse. Il y avait moins de lumière dans la 53ème rue. Elle allume un cierge, un petit cierge celui-là. Elle nous prépare du café. Je monte derrière elle. Nous sommes calmes. Je vois son corps qui ondule dans l'escalier et je me jette dans son dos, j'entoure ses hanches nues et je cache mon visage dans le creux de ses reins.

— Tu vas me faire tomber.

Elle souffle la chandelle. Et là, dans cet escalier de la vieille Gertrude, comme deux insensés, nous terminons en beauté ce qui a été commencé dans la galerie, avec des masques, des cris et un faux tam-tam !

L'optimiste est un fou

Et puis, hier, nous avons affranchi la vieille tante. Nous lui avons fait avaler une séance d'information. Ce fut un défilé impressionnant.

Pendant que je voltigeais dans les dates, la conquête des Anglais, l'abandon du grand roi des Français, la fausse soumission du clergé, l'autorité officielle d'alors, la révolte de nos premiers patriotes, les combats de Saint-Eustache et de Saint-Denis, l'échec et les pendus du pied du courant, Gertrude allait d'une statuette à l'autre, enveloppait délicatement ses plus belles pièces pour les emporter à son congrès d'art primitif. Ethel l'ai-

dait. Elle connaissait l'histoire de nos histoires, bien mieux que moi ne connaissais l'histoire des Juifs.

De temps à autre, Gertrude s'arrêtait d'épouser et d'envelopper, statuette, masque. Fétiche ou arme en main, elle me posait une question précise :

— Et alors, croyez-vous pouvoir redevenir une nation libre et complètement indépendante ?

Et Ethel, par mes réponses, découvrait bien que je n'avais pas lâché mon vieux rêve, notre chère cause. Elle me regardait m'échauffer. Scander mes réponses à sa vieille tante en frappant sur les socles, sur les vieilles armoires, jurer, me mettre en colère devant son scepticisme, devant son incrédulité. Et sa peur de me voir abîmer ses affreux étalages, ses vieilles choses.

— Combien êtes-vous en fait ?

Je gueulais.

— Mais ça n'a rien à voir. Il n'y a que la qualité qui compte. Pas besoin d'être cent. Dix ou douze suffisent, suffisaient pour répandre une idéologie. Nous serions cinq ou six blindés, décidés, que nous pourrions mener une action renversante. Vous ne me croyez pas ? Tiens Ethel, nous devrions essayer, remonter là-haut et recommencer quelque chose de neuf avec les meilleurs seulement, avec Lacombe, le professeur Gauvreau et

les deux frères Carrière. Tu verrais Ethel. En six mois, on défait tous les autres et...

Et Ethel venait m'embrasser parce qu'elle aime me voir ainsi, fou d'optimisme.

Le sommeil mérité

Demain, c'est jeudi. Et demain, j'aimerais bien savoir qui je suis. Qui suis-je devenu. Ethel dort à mes côtés. Elle a aimé l'escalier et son tapis encore moelleux. Elle s'est assoupie étendue sur six ou sept marches. Sa chair, dans le clair-obscur de la galerie formait une vivante forme contre les motifs fatigués. Je me suis endormi aussi. Je ne sais pas combien de temps nous sommes restés ainsi étendus, heureux d'abord et puis sombrant sans défense dans un sommeil mérité.

Je me suis éveillé tout doucement et je l'ai prise dans mes bras. Elle faisait semblant de dormir. Comme un enfant, un bébé, je suis monté la déposer là-haut dans ce petit lit offert par tante Gertrude.

Demain, c'est jeudi

Voilà cinq jours que nous jouons plus ou moins à la cachette. Savoir vraiment. Savoir enfin ! Ethel n'est pas d'accord. Je ne sais pourquoi. Téléphoner à Slide, il doit bien savoir. Téléphoner

à Charbonneau. Il ne dira rien. Si je téléphonais à un journal. Le journal ! Non, Ethel a raison. Il faut savoir. Mieux vaut savoir.

Je me rhabille lentement. Au fond, je souhaite qu'Ethel s'éveille et m'empêche d'y aller. Mais il faut que je sache ce qui s'est passé exactement. J'y vais. Un dernier regard à Ethel. Bon, si elle ne s'éveille pas, c'est un signe. Elle veut bien. Elle accepte. Elle-même, au fond, a besoin de savoir précisément.

Gendarme, ton nom ?

Je vais à ce comptoir de journaux "tous les journaux du monde" ai-je lu l'autre jour. Et si je ne revenais plus. C'est idiot. C'est de la persécution. Je suis malade.

En face de l'immeuble, le type de la tabagie, le petit aux tempes grises. Il est seul. Il voit que je le reconnais.

— Vous en faites pas. Je ne suis pas contre vous. Au contraire.

Il est là, il a traversé la rue entre les autos. Il est agile.

— Que me voulez-vous ? Qui êtes-vous ?

— Soyez calme. Il ne peut rien vous arriver.

Il me sourit paisiblement. Il parle français avec l'accent européen. Je sais tout de suite qu'il n'est pas du pays.

— Mais qui êtes-vous ?

J'ai soudain peur parce que je viens de songer à Ethel. Je ne veux pas la perdre.

— Je vais tout vous dire. Venez. On va causer un peu.

— Où ça !

Je suis certain qu'il va héler un taxi, et que ce dernier va nous conduire à la police. Mais il répond :

— Où vous voulez. Là-haut, si vous voulez !

— Oui. Oh non, elle dort !

Il connaît l'existence d'Ethel, puisqu'il nous suit depuis notre arrivée. Je suis déjà en sueurs. J'aurais dû prendre ce petit revolver caché là-haut. On ne se méfie jamais assez.

— Alors, choisissez l'endroit que vous voulez.

— Si on allait, dis-je, chez un ami à moi, un noir du Village.

— Chez le professeur Rampton ? Non, merci !

— Ah, vous le connaissez aussi ?

— Je connais un peu tout le monde.

Combien pour un délateur ?

Devant deux verres de bière. Nous nous expliquons.

— Vous savez qui je suis ?

— Oui.

— Qui suis-je ?

— Ecoutez.

Il se penche souvent vers moi et il vérifie toujours autour de nous.

— Qui craignez-vous donc ?

— Vos anciens amis !

— Mes anciens amis ?

— Mais oui. N'avez-vous pas été rayé du Mouvement ?

— Ah, vous savez ça aussi.

— Mais c'est pour ça que nous sommes là, tous les deux. Je vous l'ai dit, il ne peut rien vous arriver. Nous sommes là.

— Qui êtes-vous exactement ?

— Exactement, c'est difficile à expliquer. Ecoutez-moi bien. Nous ne savons pas vraiment pourquoi vous avez été rayé du parti révolutionnaire de votre pays.

— Parce qu'elle est juive.

Il me regarde longuement. Il a la mine d'un citoyen paisible, anonyme.

— Je crois comprendre ! Voilà qui est intéressant. Seriez-vous prêt à travailler avec nous ?

Je ne sais pas pourquoi, soudain, cela m'arrive. Souvent, quand je parle avec les gens, je suis parti.

J'étais dans la bagnole jaune-moutarde de l'ami Faucher. Nous entrions dans Québec par la Grande Allée, comme dans une église. Gare à vous, les filles. On passait de joyeux samedis. Nous étions une bande de joyeux drilles. Les frères Langis, Georges et son frère cadet Julien, le petit Italien Grieco. Nous passions nos soirées, ces fins de semaine, à draguer tous les coins et les recoins de la vieille capitale.

— Voyez-vous, mon ami. Il faut arrêter les actes de banditisme. Et nous comptons sur vous. Puisqu'ils vous ont laissé tomber.

Je ne sais pas pourquoi, Québec s'installait dans ma tête. Des filles, il en descendait de la rue Saint-Cyrille, de la rue Brown, et la petite fille de chambre du grand motel à la sortie du pont. Elle venait nous trouver d'en haut de Sainte-Foy, et cette garce jolie à en faire péter les bretelles qui répondait au comptoir d'artisanat dans le bar de la ville. Et cette grande folle plus vieille que nous, ancienne nymphe de la petite rue Saint-Louis.

— Il me semble que, maintenant, vous n'avez rien à perdre. Il ne s'agit pas de livrer vos anciens camarades mais simplement de limiter les dégâts. Puisqu'ils vous ont rejeté.

Je ne sais pourquoi, mais de penser à cette merveilleuse ville aux anciennes allures me fait du bien. J'ai chaud de nouveau. Et, soudain, je me souviens mieux. Grieco, le petit Italien qui

s'était moqué d'un pauvre mari. D'un mari saint homme et puissant personnage au parlement. Le vénérable cocu avait ameuté, il le pouvait facilement, tous les policiers de la vieille capitale. Et j'étais pris, un soir, entre deux filles, les deux soeurs du quartier Limoilou, deux petites puritaines avec des attributs d'une santé fracassante. J'étais en train de leur casser leur timidité, au milieu d'un grand lit tombé du mur. C'était un appartement extraordinaire sous les combles d'une vieille bâtisse de la rue Saint-Louis.

Le gros chien à l'haleine putride était entré sans frapper. Cris de stupeur de mes deux pucelles qui allaient subir l'initiation la plus élémentaire à la vie courante. Oh, cette époque bohémienne. Derrière Grieco, le jeune peintre engagé pour rafraîchir la vieille église "d'en bas de la pente douce". Nous formions un peloton de peintres-en-bâtiments-d'un-amateurisme proportionné aux salaires d'un contrat dérisoire.

Le gros chien à l'haleine putride m'avait sorti cul par-dessus tête. Les petites s'étaient jetées sur leur linge avec des cris de souris. Et j'étais dans un poste de Québec, et les questions pleuvaient. On voulait attraper Grieco. On cherchait Faucher et son bazou jaune-moutarde.

— Vous ne semblez pas m'écouter, jeune homme.

— Connaissez-vous le charmant petit peintre d'églises, Grieco ?

— Non ! Ecoutez. Vous auriez tort de vous moquer de moi. Et, de plus, le temps est précieux.

— Nous le cherchions tous. Il s'était sauvé à cause d'un gros cocu au bras long, au siège parlementaire. Bipède comme vous et moi !

— Non. Cessez ce petit jeu et répondez-moi. Etes-vous disposé à nous aider ?

— Que faudra-t-il faire ?

— C'est tout simple. Nous cachons votre Ethel. Et vous annoncez une rupture. Vous retournez au Mouvement et il ne s'agit que de nous avertir en cas de projet, disons... meurtrier. Vous voyez, c'est clair ? C'est fort simple.

— Vous avez besoin d'un informateur, d'un indicateur !

— Oh, ne jouons pas avec les mots. Aucune importance et je pense que vous vous en fichez bien.

— Oui, oui. Je me fiche de tout. C'est bien connu.

— Alors ?

— Dites-moi une chose d'abord.

— Laquelle.

— Samedi dernier !

— Oui.

— Quelles nouvelles ?

— Quelles nouvelles ?

— Oui, les résultats ?

— Vous n'avez pas vu les journaux ?

— Non. Par principe.

— Et vous voulez savoir quoi ?

— Des morts ? Combien ?

— Vous voulez rire !

— Non, je ne veux pas rire.

— Il y a eu un mort. Un seul. Le gardien de l'édifice ! Vous ne le saviez pas ?

— Non ! Et si je refuse votre offre ?

Mes mains tremblent soudain. Je les cache sous la table. Un canoque, tué ?

— Mais vous n'avez plus le choix.

— Comment ça ?

— Mais ! C'est inouï ça ! Mon cher ami, nous sommes bien renseignés. Nous savons qui est allé déposer cette dynamite.

Il se penche. Et il me semble que je reconnais la mauvaise haleine du gros chien québécois.

— Nous pourrions vous faire arrêter.

Je ne peux pas refuser. Je suis pris au piège. Il sait donc. Il me laisse dans une fausse liberté. Ils surveillent mes faits et gestes depuis mon arrivée.

— Bon. J'accepte, mais il faudra que j'en parle moi-même à Ethel.

— Mais c'est entendu. Ecoutez. Rendez-vous demain, jeudi, à midi et trente à cette adresse. Ne craignez rien, c'est un bureau extrêmement anonyme. Car nous prenons nos précautions. N'en doutez pas, vous êtes suivi, tenu à l'oeil par ceux du Mouvement.

— Mais un instant. Pour qui travaillez-vous ?

— Je suis de la gendarmerie. Vous n'avez pas confiance ? Vous voulez voir mes papiers ?

Il me les montre, rapidement. Ce n'est pas la peine. J'ai compris.

Une devinette: Ethel

Je relis la carte avec l'adresse, 11^{ème} avenue, coin 188^{ème} rue, appartement 6. J'y serai. Il le faut bien. Ils me tiennent. Il faudra que je joue le jeu. Je jouerai mon rôle. Ethel se réveille et lit une grande revue illustrée.

— Je cherchais les journaux.

— Du pays ?

— Oui, Ethel.

— Pourquoi, Paul ?

Elle se lève et je tremble de plus en plus fort. Et je sais bien pourquoi je tremble. Je ne le sais que trop. Si je lui dis, c'est fini entre nous. A cause de ses dix-huit parents, de sa famille passée aux fous allemands, à cause de ça. Un seul mort et c'est fini. Je ne la reverrai jamais plus. Alors, je tremble.

— Tu as trouvé ces journaux ?

— Non !

— Tu mens.

— C'est-à-dire . . .

— Paul ! Qu'y a-t-il ? Tu sais bien que je devine toujours ! Qui as-tu rencontré ? Oh, tu as vu un journal. Il y a des morts ?

Elle crie maintenant.

— Paul, tu as tué quelqu'un ?

— J'ai rencontré un des types de l'autre midi, tu sais, je t'en avais parlé. Ils guettent nos allées et venues.

Ethel me prend les mains. Trop calme. Curieuse.

— Où étaient-ils ?

— Il n'y en avait qu'un. Il était posté dehors. Ils devaient se remplacer. Oh Ethel, tu vois, c'est affreux, nous faisons l'amour et, dehors, un homme attendait, guettait. N'est-ce pas quelque chose d'intolérable ?

— Il faudra quitter New-York.

— Ethel, je dois t'expliquer. Cet homme m'a commandé de le suivre.

Ethel m'entraîne à l'arrière. Elle pose la cafetière sur le réchaud. Elle me dévore des yeux :

— Parle vite. Où t'a-t-il amené ? Que te voulait-il ? Quelqu'un du Mouvement ou . . .

— Non. Il n'était pas du Mouvement.

— C'était un policier ?

— D'Ottawa, oui !

— Qu'allons-nous faire ?

Je tâche d'expliquer, de résumer la situation. Ethel m'écoute sagement. Et puis, elle dit :

— Et tu n'as pas pu savoir si samedi . . . si . . .

— Non. Il n'en a pas été question.

Encore le mensonge. Mais qu'y faire. Sinon elle s'en irait.

— Tu ne vas pas faire ça, Paul ?

— Je n'ai pas le choix.

Elle me regarde. Elle plisse les yeux. Je tremble. Il me semble qu'elle devine.

— Comment ça, tu n'as pas le choix.

— Mais ils m'arrêteront. Tu n'as pas compris. C'est leur condition. Mais Ethel, si je suis arrêté, nous serons séparés. Et ce sera long, même s'ils n'ont pas de preuves, pas de témoins. Ils me cuisineront, me feront parler par la force. Tu es au courant. Tu sais comment ils procèdent. Non ?

Jouer à rêver

Nous écoutons ronronner des avions au-dessus de nos têtes. Nous nous regardons. Nous pensons à la même chose. Fuir. Mais ils doivent bien surveiller la maison.

— Voyons. Si nous faisons une tentative. Juste pour rire, pour voir, vérifier. Non ?

— Tu as raison.

Ethel est fière de son idée. Nous nous habillons prestement en pleine nuit. Nous ramassons une auguste valise de la tante Gertrude. Nous la bourrons d'objets. Pour faire croire. Et nous descendons le vieil escalier de l'immeuble.

Dehors, pas un chat. Mais New-York ne dort pas, ne dort jamais, on l'entend chanter à un immeuble voisin, on l'entend festoyer au fond de ce restaurant, on l'entend murmurer, crier, passer, claquer des talons, se plaindre. New-York ne dort jamais.

— Où allons-nous ?

— Je ne sais pas.

— Aux Nations-Unies. Nous expliquerons à quelqu'un notre histoire. Que tu n'es pas un assassin mais un soldat. Que c'est la guerre là-haut. Que les vieux prudents ne veulent pas reconnaître ce fait, ni perdre leur poste. Qu'ils jouent la prudence.

— A qui expliquer ça ?

— Au président !

— Et s'il n'est pas là ?

Ethel a son plus beau sourire. Le sourire qui veut dire : rêvons, c'est amusant.

— On parlera au secrétaire. On trouvera bien un secrétaire là-dedans.

— A cette heure de la nuit, on trouvera des gardiens, des balayeurs et des policiers !

Nous faisons sortir le bazou du parking souterrain, deux coins de rue plus loin. Et nous partons. Il n'y a toujours personne. Ni derrière, ni devant. C'est étrange.

— Ils ne peuvent tout de même pas nous suivre en hélicoptère invisible et silencieux ?

Nous écoutons des chansons à la radio.

— Ethel, si on partait ?

— De quel côté ?

— Sais pas . . .

Nous ne savions pas. L'aéroport. La Floride ! Notre rêve de samedi, de dimanche soir. Pour se faire mettre la main au collet, les billets à la main. De quel côté s'en aller ? Nous ne sommes que des enfants.

Iglou

Non. Le mort. Elle ne doit pas apprendre. Si elle apprenait. Il faut fuir. Aller où ? vers le Mexique . . . Aller en Floride en auto . . . Cette pauvre vieille bagnole de dix ans. Elle ne tiendra pas le coup. C'est une picouille finie.

— Ethel. Avec le bazou, il est facile de nous repérer. Il faut en changer, et au plus vite. On nous tiendrait à l'oeil facilement avec une telle monture, même au bout du Mexique.

— Tu as raison. Demain matin, premier garage. Echange.

Nous roulons le long de la rivière Hudson, sur les thruways qui entourent Manhattan. On aperçoit le bloc de verre des Nations Unies. Je fais mine d'y aller. J'y fonce. Je stoppe. Je sors de la voiture pour gueuler. N'importe quoi. Pour gueuler.

— Vive la France ! Vive De Gaulle ! Vive la Chine Populaire !

Ethel rit. Je la vois par le pare-brise fraîchement nettoyé.

— Vive Cuba ! Vive l'Afrique ! Vive le Québec libre ! Vive le Québec libre !

Un type siffle, s'approche.

— What's wrong, my friend.

Alors là, je joue mon numéro. Ethel le connaît bien. Ivresse mitigée. Touriste de belle humeur. Gai luron !

Il se gratte la tête. Enlève et remet sa casquette. Ethel sort. Je l'embrasse ostensiblement dans le cou. Elle rassure le type éberlué. Et nous rentrons notre petit spectacle. Je chante et je gueule. Nous filons vers le Bronx !

— Mais Ethel, c'est merveilleux. Nous sommes seuls. Nous pouvons circuler. Rouler tant qu'on voudra. Ethel. Il faut s'en aller. Allons chercher nos valises chez l'antiquaire de nos amours, et filons. Nous roulerons vers le nord et nous dépasserons le pays. Nous irons jusqu'au pôle, chez les Esquimaux. Et là, on se déguisera avec de la

loutre, de la martre, du phoque. Nous nous construirons un joli petit iglou. Nous serons bien, au propre, au frais, au blanc. Le pôle sera notre retraite, notre ultime voyage de noces. Et là, on se laissera geler. Mais bien geler pour un temps infini. Nous hiberterons Ethel. Jusqu'à ce que cette crise passe. Quand nous nous réveillerons de notre long sommeil, il se sera passé peut-être tout un siècle et nous serons demeurés jeunes et frais, dispos, prêts à rouler de nouveau, à fuir autre chose. Et quand on sera fatigué de nouveau, eh bien, on reviendra, on remontera encore une fois tout là-haut, au pôle et de nouveau ce sera un long sommeil congelé. Et ça recommencera toujours. Nous serons éternels. Les policiers du monde entier n'y pourront rien. Tu viens ?

— D'accord.

Elle est belle. Elle sourit à ces bêtises !

— Ethel je t'aime, sais-tu ?

— Paul. Dis-moi franchement, samedi ? Des morts ?

— Je ne sais pas Ethel. Tiens, allons au cinéma.

Il y a ce cinéma qui fonctionne jour et nuit. Ethel est formidable. Même fatiguée, exténuée, elle regarde toujours avec attention. Souvent, je l'examine sans qu'elle le sache. Cela m'attendrit. C'est comme ça. Elle regarde avec tant d'intensité.

Et pourtant, le film est bête. Je lui demande pourquoi. Elle me chuchote.

— Tout ce qui bouge me fascine, quand c'est ennuyeux, je n'écoute plus et même je ne regarde pas vraiment. Je ne regarde pas ce que l'on veut montrer. Je regarde autrement. Je me fais un film. Je me bâtis une drôle d'histoire. Avec des bribes de souvenirs, j'erre ici et là, je sors du film, j'y reviens. J'accepte des bouts de l'histoire et je repars. J'examine des coins d'image. J'observe les acteurs secondaires. La musique me fournit des images qui viennent se superposer sur celles de l'écran. Je m'amuse. Je regarde les gens dans la salle, ceux qui sont devant moi. Je tente d'imaginer leur caractère, de percer leur identité et je les fourre dans le film. Je m'amuse. Du moment que ça bouge, je suis une enfant, non ?

Marcher sur Broadway

Nous lisons à haute voix les titres cocasses des films à l'affiche. Sous une marquise, nous examinons les photos publicitaires d'un film de nudistes.

— Ethel, qu'en dis-tu ? Tu aimerais entrer.

— C'est fermé à cette heure, le jour va se lever.

— Je te pose la question. Tu aimerais voir des tas d'hommes nus ?

Elle me regarde, ne sait trop quoi répondre.

— Je ne sais pas. Je t'ai vu. Je te vois. C'est toujours fait pareil, non. Et toi, tu voudrais voir ces films ?

— Oh oui. Moi, c'est pas pareil. J'aime bien voir le plus grand nombre de filles possible. J'aimerais, parfois j'y songe, j'y rêve, posséder un harem, j'aimerais diriger, gouverner une armée tu entends, une armée de femmes, un régiment entier de femmes nues. Comme dans "8 1/2". Tu te souviens ?

— Et moi ?

Toi, tu serais comme le chef de toutes ces femmes. Toi, tu vois, je t'imagine la vraie femme, la femme complète. La femme intelligente. Toutes les autres n'existent pas vraiment. Elles ne seraient là que pour contenter une certaine curiosité à un niveau animal, à contenter ce curieux instinct de domination qui m'habite.

— Oh, je crois que vous êtes fous, vous les hommes !

Un type s'approche de nous. Nous sommes donc toujours suivis. Il me jette :

— Vous devriez aller dormir. Vous ne pourrez jamais être au rendez-vous demain !

Nous ne répondons pas. On tourne une rue. Il ne nous suit pas. Nous laisse filer. Salue de la main, affable, amical.

— Quel poison, ces policiers, Ethel !

— Oh oui, quel encombrement.

Jeudi se lève d'argent et d'or

Nous retrouvons la voiture 46ième rue. Nous montons en vitesse. Nous roulons et nous assistons au plus merveilleux spectacle. Le jour se lève sur New-York. Nous roulons vers le Village sur Broadway. La lumière blanchit les buildings et puis l'asphalte devant l'auto devient d'argent. Puis le soleil perce le lait et la rue se dore. Dans le ciel, la nuit est chassée. Jeudi se lève. La neige annoncée ne viendra pas. Il fait toujours une sorte de précoce printemps. A la radio, pour demain, de la pluie, des averses et pour samedi, cette neige.

— Il faut fuir New-York !

— Oh oui, Paul, cette pluie un vendredi !
Pouah !

— Cette neige, un samedi. Brr !

Maintenant, je sais rouler comme un vieux New-Yorkais. Je ruse avec ces taxis du diable. Je déjoue les autobus vieillots. Je tente d'éviter ce fou dans cette vieille Chevrolet d'un vert métallique. Rien à faire. Le gros type qui le conduit vient me doubler et se pose devant moi. Et au premier feu rouge, près de la 10ième rue, il en sort deux jeunes hommes !

— Slide est dans la voiture. Je le vois.

— Ne bougeons pas.

Les deux jeunes garçons s'approchent. Le plus gros, qui conduit, se penche pour me parler avec une voix nasale.

— Voulez-vous nous suivre. Nous sommes avec Slide.

Il parle un anglais traînant et mou, du yankee. Etudiant. Fainéant.

La haine

Nous suivons. Nous entrons dans une aile du complexe de la cité universitaire. On dirait un champ vague. Un grand lot vacant d'où auraient surgi ces bâtisses neuves mais comme préfabriquées. Rien n'a l'air solide.

Slide fait stopper la voiture. Il descend. Les jeunes gens continuent. Slide vient vers nous.

— C'est fini, Paul. Il fallait suivre mon conseil. Maintenant, il est trop tard. Je t'ai cherché toute la nuit. Depuis des heures que je te cours après.

— Que se passe-t-il ?

— Il se passe qu'ils savent.

— Quoi ? Mais quoi ? Parle donc.

— Paul tu as été vu par nos gars et pas avec n'importe qui, avec un agent de la Gendarmerie. C'est vrai ?

— Mais oui. Est-ce ma faute ? Ils s'intéressent beaucoup à moi.

— Bon Paul, nous n'avons plus rien à nous dire. Viens en-dedans.

Dans un local exigü, je rencontre le chef de section Charbonneau. Il a l'air soucieux. Il me regarde à peine.

— Qu'y a-t-il Charbonneau ? Vous ne me soupçonnez pas ?

— Mais non. Que vas-tu chercher là ?

— Slide m'a dit que...

— Slide parle beaucoup trop.

Il jette un regard froid vers un Slide qui range des tracts dans ce petit local inconnu de moi jusqu'à présent. Charbonneau change de gilet. Se lave les mains. Il est très calme. Etonnant de calme. Et puis, soudain, je saisis, tout s'éclaire, j'ai compris. Je ne pourrai plus reculer. Il parle calmement et je vois bien que c'est à prendre ou disparaître pour l'éternité.

— Mon petit Paul. Il y a encore un colis. Et c'est sur les lieux, cette fois. Oui. Tu connais les bureaux de commerce du pays. Il faut que New-York entende un peu parler de nous, pas vrai. Voilà, il est maintenant, oh ! déjà cinq heures et demie. Tu vas te rendre avec nos deux acolytes,

ceux de la vieille Chevrolet, au Metropolitan Museum. Tu aimes les musées. Il regarda Ethel durement.

— Surtout, mademoiselle Rosensweig, n'est-ce pas, vous verrez de belles collections. Aimez-vous Rodin, Degas, ses modelages. Les impressionnistes ?

Ethel le regarde bouche bée. Tout va vite. Elle aussi voit l'étau se refermer. A prendre ou disparaître pour l'éternité.

— Vous irez du côté de l'art égyptien d'abord. Là, mon Paul, tu verras une demoiselle très bien, très comme il faut. Elle te remettra un petit paquet de la grosseur d'une boîte de souliers. Tu iras au snack-bar du Musée au sous-sol et quelqu'un viendra vers toi avec une boîte semblable à la tienne, mais plus courte, tu verras. Il te dira simplement ceci : "Si nous échangeons nos cadeaux". Il a une cicatrice sur le front et il a un accent belge, il est blond. Ethel, mademoiselle Ethel, à ce moment, demeurera avec notre ami, le blond à la cicatrice. Toi, Paul, tu sors du Musée. La Chevrolet t'attend. Elle te laisse juste en face des bureaux de notre chère patrie. Là, tu déposes la boîte dans le hall d'entrée. Très souvent, des livreurs, la poste, le font. Tu verras, il y a comme un comptoir. Tu as juste le temps de sortir. Tout est minuté. Le temps de l'ouvrir et c'est fait. Va. C'est tout. Endosse ce costume et cette casquette, et tu deviens un brave facteur de la ville de New-York.

Je dis à Ethel :

— La haine. La haine. Ça continue.

Elle pleure tout doucement.

Je regarde Slide :

— La haine Slide. Ça ne finira jamais.

Slide me touche le bras discrètement.

— Je sais Paul. Je sais.

Et nous nous préparons. Je suis surveillé. De près. Ethel regarde dehors. Je m'habille. Je me déguise. Ethel parle d'une voix que je ne reconnais plus :

— Paul, je ne veux pas. Pas un seul mort. Moi, tu comprends, je ne peux pas. J'en ai vraiment assez de cette tuerie sempiternelle. Tu comprends. Pour nous, pour moi, cela fait déjà six millions. A cause de ça. La race. La nation, je ne sais pas. Je ne sais plus rien, si c'est bon ou mauvais. Je ne sais que ceci : ils en ont rayé six millions, Paul.

— Tais-toi Ethel !

— Non Paul ! Je te le dis, un seul mort, un seul et nous serons séparés à tout jamais.

— Eh bien Ethel, c'est fait, nous sommes séparés.

Elle se retourne. Me regarde.

— Depuis samedi, à Montréal ?

— Oui, depuis samedi, à Montréal !

Elle sort. Charbonneau vient près de moi. Je lui dis :

— Ne crains rien. Elle ne parlera pas. C'est fini. Nous ne la reverrons plus. Elle sera peut-être antiquaire dans la 53ième rue pour longtemps. Un jour je viendrai peut-être. Je serai peut-être vieux. Et je grimperai péniblement le vieil escalier de la petite galerie de la tante Gertrude. Et Ethel sera là au milieu des masques et des flèches empoisonnées, au milieu de la barbarie, au milieu des sauvages que nous serons encore.

On m'a laissé parler. Je regarde Ethel qui s'en va lentement. Elle a son manteau de cuir noir usé, ses bottes de Montréalaise. Le soleil ne se lève plus. Il se met à pleuvoir. L'or de l'asphalte a terni. Il était faux. Les autos sont de petits monstres noirs agités. Ethel courbe l'échine. Je me dresse, je suis fier. Je suis seul. J'ai hâte d'aller retrouver Ethel dans mille ans. J'ai compris. Une fois le doigt pris, le reste doit y passer. Bon. J'y passerai. Là je deviens dangereux. Craignez, Charbonneau, Gauvreau, mon petit Laramée, craignez le fou qui a perdu sa juive, sa pauvre fille, sa marquée. Vous en voulez, vous en aurez. Je vais vous dresser un fameux cimetière. Un grand cimetière au goût du jour, avec de la puanteur, des tonnes d'os, des fleurs de sang épais.

Slide me regarde.

— Tu l'aimais beaucoup.

Au fait. Est-ce que je l'aimais ? Quel drôle de mot.

La Chevrolet vole au but. Le Metropolitan vient d'ouvrir. La jeune fille. Les reconstitutions égyptiennes. Quel carton-pâte ! Quelle farce ! Un groupe de femmes à colliers, à robes à pois montent le grand escalier, un pliant pour le fessier. Moi, je descends vers le restaurant. Le Belge blond est là avec sa cicatrice. Tout va bien, très bien. Dans le meilleur des mondes ! Je grogne :

— Si on changeait de merde !

Il me regarde, hésite un instant et me remet sa boîte, fragile et précieuse. Gentil horloger blond du diable. Va palper le pognon dans ta boîte à souliers. Moi je file. J'ai besoin d'air. Je reconnais ce poids. Le poids de la haine. Il pleut à boire debout. Je regarde le ciel. Il a pris la bonne teinte — grisaille bénie — ce sera moins triste.

Filons ! Je voudrais rencontrer tous ces agents, ces espions qui hantent New-York, tous ces pauvres hères à petits et à gros gages. Nous formerons un syndicat. Paul, assez médité. Nous roulons.

J'entends le tic-tac familial. C'est comme si je roulais à Montréal, rue Craig, rue Sherbrooke, avec mon cadran sur le ventre, son poids inquiétant. La Chevrolet s'arrête. Un des jeunes gens me fait un signe. Je vois mal; je vois une vitrine. Le comptoir, en entrant, oui, je le vois, à gauche. Peu de gens. Je dépose mon cadeau. Et je regarde mieux. Je regarde encore en sortant.

— Je dis à Charbonneau :

— Restons pas loin, pour voir !

— Tu es fou !

Et nous partons. Il pleut. Où allons-nous ? Nous filons sur le thruway vers le pont Washington. Nous sortons. Je vois le bazou, dans un tournant. La Chevrolet stoppe. On ne me dit rien.

— Des ordres !

On me tend une carte. Je lis. Je dois être à Montréal dimanche soir. Il y aura une assemblée à huit heures précises. Ce sera la première assemblée depuis la dynamite de samedi soir dernier. J'y serai.

— Ethel !

Nous tombons dans les bras l'un de l'autre.

— Ethel, j'ai eu si peur !

Elle est là dans la voiture. Elle attendait.

DOSSIER

PETITE HISTOIRE DE
ÉTHEL ET LE TERRORISTE

par
Claude Jasmin

Au temps de la révolte

Un auteur a des livres préférés, il ose à peine l'avouer. Éthel et le terroriste, je l'avoue, est de mes préférés parmi ma production romanesque. Je ne sais pas trop à quoi cela tient, mystère! Je viens de rédiger et publier (mai 1982) L'Armoire de Pantagruel à toute vitesse, c'est la deuxième fois que ce besoin... compulsif s'empare de moi; la première fois ce fut pour la rédaction d'Éthel et le terroriste.

C'était en 1964. Un lundi matin le journaliste Jean Basile m'annonce qu'il va fonder une collection: "Nouvelle prose" chez l'éditeur-amateur Jean Bode de la librairie Déom. Il me dit qu'il souhaite débiter avec un livre de moi. On l'imagine, rien de plus stimulant qu'une offre de la sorte. Un mensonge pieux: je lui dis que j'ai en effet un manuscrit. Je n'avais rien du tout. Basile me dit que c'est urgent. Je lui raconte qu'il me faut quelques jours pour réviser ce texte. Nous prenons rendez-vous pour le lundi suivant!

J'avais mes articles sur les arts plastiques pour La Presse et mes décors pour la télé. Le vendredi soir je me jette sur ma vieille "royal portative". J'étais allé voir des expositions à New York en janvier de cette année-là, il n'y avait pas d'autoroute avant Albany, il neigeait, etc. J'installai une carte routière sur mon mur et debout, la machine à écrire sur une haute commode, je tapai... frénétiquement. Tout le samedi et tout le dimanche, me couchant presque à l'aube. Le lundi j'apportais le manuscrit d'Éthel et le terroriste pour "Nouvelle prose". Basile corrigea en vitesse; à ses côtés, j'installai des sous-titres sur tous les brefs chapitres et hop! chez l'imprimeur.

Le roman fut reçu avec enthousiasme, les critiques furent excellentes partout. Je m'étais livré presque à de "l'écriture automatique" comme les surréalistes! Cette manière de faire, je le vois pour L'Armoire... permet plusieurs niveaux de lecture.

Ce quatrième roman marquait un certain changement dans ma ponte littéraire: il y avait l'amour. Un amour heureux mais fragile dans un décor plutôt violent, dans une situation dramatique compliquée. Le critique Vachon y a vu, plutôt que le récit sur le "terrorisme", la narration d'un amour tabou. Il devinait juste. À l'époque je me débattais pour aimer et ne plus aimer une femme... interdite. Je n'étais pas libre. Ce prénom "Éthel" me semblait ambigu à souhait, désignant presque le vocable "est-elle".

Le romancier et critique Poupart en fit, jadis, une analyse... cinématographique, y voyant tout un découpage filmique. J'étais encore d'accord, le cinéma était, est toujours, un médium chéri par moi.

Un fait curieux, de prévision ou de prémonition: c'est un an ou deux après la publication d'Éthel et le terroriste que, soudain, les journaux nous apprenaient que deux Québécoises avaient un plan de terrorisme pour New York via l'O.N.U. et qu'elles étaient liées avec des Noirs du Black Panther! L'écrivain se situe hors du temps? Hugo l'a déjà dit en tout cas.

Je n'aime pas me relire, pourtant j'ai relu parfois depuis 1964 Éthel... J'ai changé. J'étais loin de la naïveté, de la candeur qui présida à la rédaction de La Petite patrie. À 33 ans, j'étais une sorte d'enragé, toujours au bord de la révolte sinon de la révolution, et ce roman illustre bien mes états d'âme du temps.

Juin 1982